

AB

50B 13
K. 19

100 Bl.
20 Jhr.

W. 23

VI
Z. J. 293.

LA
VÉRITABLE
POLITIQUE
DES
PERSONNES

DE
QUALITÉ.

AVEC UNE PRÉFACE
DE MONSIEUR LE PROFESSEUR
THEOPHILE STOLLE.



A JENE

CHEZ JEAN RUDOLFF CRÖKER,

1734

*J. Gottfr. Maschke
Hala die 1734 monat
Junio constabat mat.
L. 222. Lig. 7. 222.*

LA
VERIFIABLE
POLITIQUE
1728
PERSONNES

DE
Etre illustre par ses vertus , cest
être noble & grand aux yeux
de Dieu.

AVEC UNE PR
DE MONSIEUR LE PROFESSEUR
St. Jerome.
THEOPHILE STOLLE



DE MONSEIGNEUR
M. JEAN RUDOLPH CROWE
1728

L57,



Préface,

UN grand livre, un grand
mal! C'est là le langage
de presque tous les siècles: ce-
lui-même où nous sommes,
malgré l'inconstance qui tour-
ne toutes choses, n'est pas ex-
empt de la fausseté de cette
étrange prévention. On ne
doit pas non plus espérer que
les hommes changent de goût
à l'avenir, surtout lorsqu'on
s'apli-

Préface.

*s'apliquera à faire des livres,
dont le volume sera moins
grand qu'utile. Il semble même
qu'on en vient aisément à
bout, parcequ'il est plus fa-
cile de travailler avec succès
à la perfection d'un petit ou-
vrage qu'à celle d'un grand.
Voici en quoi consiste la souve-
raine beauté d'un tel ou-
vrage : Il faut que l' Auteur
possède le secret de faire goû-
ter*

Préface.

ter ses sentimens par l'heureux mélange de l'utile avec l'agréable, & que toutes les idées en soient distinctes, précises et bien développées. Choses qui se trouvent au dernier point dans ce petit ouvrage qu'on donne au public. Car quoique l'Auteur s'épuise en flateries envers son Roi, & qu'il y fasse entrer quelques sentimens où ceux de la Religion

Préface.

ligion protestante ne trouveront pas bien leur compte, on sera pourtant bien-aise de lui rendre justice en faveur de tant de beaux sentimens, & de quantité de Réflexions, qui regardent non seulement la politique, mais aussi la morale. Nous avons, tous tant que nous sommes nos défauts, & c'est en vain qu'on s'attend à un ouvrage où la critique maligne
ne

Préface.

ne trouve rien à mordre. Il
suffit que voici un livre, dont la
lecture ne coute guere, & du
profit duquel on est seur, pour-
veu que l'on y aporte un esprit
docile, & toute l'atention requi-
se. Car pour ceux qui ne s'a-
donnent à l'étude des bel-
les lettres que pour s'amuser,
ou par manière d'aquit, & pour
perdre plus agréablement leur
tems, ceux là, dis-je, font
bien

Préface.

bien connoitre, combien ils ont
l'esprit gâté & combien ils té-
moignent de froideur & de lâ-
cheté pour l'avancement de
leurs lumières. Je souhaite
que tous ceux qui liront ce li-
vre parviennent à cet éminent
degré de prudence & de sa-
gesse, dont l'Auteur nous don-
ne de si belles preuves. A Jene
ce I. de Février 1727.

Gottlieb Stolle, P. P.



LA
VÉRITABLE
POLITIQUE
DES
PERSONNES
DE
QUALITÉ.

Quoique les Personnes de qualité aient ordinairement plus d'esprit, & de lumière que les autres, elles ne laissent pas de faire des fautes, qui quelquefois ruinent leur fortune & leur réputation. La source des malheurs qui leur arrivent, n'est pas mal-aisée à découvrir: c'est que dans leur conduite la plupart ne suivent aucune règle; & que souvent elles agissent par humeur, par caprice, ou par passion. Cependant c'est principalement aux personnes de naissance que des règles de conduite sont nécessaires. Leurs affaires sont importantes, leurs emplois considérables, leurs intérêts délicats & difficiles à ménager. D'ailleurs elles ont d'ordinaire plusieurs ennemis couverts ou déclarés, qui observent avec des yeux critiques tout ce qu'elles font, & qui ne songent qu'à les perdre, afin de profiter de leur disgrâce. Tout cela montre la nécessité où elles sont, de n'agir que par les règles

A

de

de la prudence & de la véritable Politique ; Et c'est aussi ce qui m'a porté à proposer ici les maximes que l'on doit suivre dans le grand monde, pour s'y conduire avec sagesse, & pour s'y maintenir avec honneur. Il n'y a aucune de ces maximes que je ne croie aussi utile dans la pratique, que vraie dans la spéculation. Je ne prétends pas néanmoins, qu'on doive les suivre sans les avoir examinées ; je dis seulement ce qui me paroît le plus raisonnable & le plus seur, avec toute la sincérité que doit avoir un honnête homme, qui en écrivant ne cherche point à faire montre de son esprit & de son habileté : mais qui veut simplement faire part de ce qu'il peut avoir acquis de lumière, à ceux qui faute de réflexion, ou d'expérience ne sont pas assez instruits de plusieurs choses qu'il leur importe de savoir. Au reste, si j'ai tâché de faire voir dans cet Ouvrage combien la pratique de la véritable sagesse est avantageuse, à ne la considérer même que par rapport à la vie civile, je n'ai pourtant pas eu dessein d'insinuer, qu'on peut agir dans la seule vue d'aquerir ou de conserver des biens temporels. J'ai marqué, au contraire, que nous devons nous proposer une fin infiniment plus noble ; & que nous rendre parfaits aux yeux de Dieu, lui obéir par amour & par reconnoissance, doit être le motif de toutes nos actions.

I.

Etre homme de bien.

ETre homme de bien est la plus avantageuse de toutes les qualités, puisqu'elle renferme les principales vertus, qui nous sont nécessaires pour accomplir nos devoirs ; & qu'elle est en même tems le fondement du vrai mérite, & le principe du

du solide bonheur. Mais si cette excellente qualité nous fait aquerir une gloire immortelle dans le Ciel, elle ne nous sert pas moins pour vivre avec honneur, & pour jouir de quelque repos sur la terre: car un homme d'une probité reconnue, est estimé de tout ce qu'il y a de personnes sages & éclairées, & son mérite lui ouvre le chemin aux premiers emplois. De plus, comme il est exempt de toute passion déréglée, il jouit de l'heureuse tranquillité qui règne dans les ames pures; & jamais la paix de son cœur n'est troublée par les divers accidens, auxquels les hommes sont sujets; parceque toujours soumis aux ordres de la Providence, il trouve sa consolation dans sa propre vertu; comme rien n'est capable de lui ôter ce précieux tresor, qu'il renferme en lui même, rien aussi ne peut le rendre malheureux. Il n'en est pas ainsi de ceux qui font consister leur bonheur dans la santé, la beauté, les richesses, les dignités, & dans les autres présens qu'ils ont reçeus de la nature ou de la Fortune: Tout cela leur est souvent ravi par mille accidens impreuvs, ou leur échape, selon le cours ordinaire des choses humaines. Et alors ils sont d'autant plus misérables qu'ils ne trouvent point dans leur propre fonds dequoi se consoler de la perte de ces fragiles biens, auxquels ils avoient tant d'atache. Rien n'est donc plus avantageux que de travailler à devenir homme de bien. Pour l'être véritablement, il est nécessaire d'avoir une foi vive & pure, c'est à dire, d'être fortement convaincu de toutes les vérités du Christianisme, d'en suivre exactement les règles, & d'avoir une extrême horreur du libertinage & de l'impieré. Notre Religion porte avec soi des marques si éclatantes de la divinité de son origine, elle est si aimable & si sainte,

que les incredules, qui osent la mépriser, sont tout à fait inexcusables. Quand on l'examine sans prévention, & avec un désir sincere de s'éclaircir, on découvre bientôt, qu'elle est vénérable par son antiquité, pure dans sa morale, sublime dans ses mystères, & divine dans son principe. Ainsi quel parti plus seur pour nous que de nous soumettre à la loi d'un Dieu, qui après avoir établi son Eglise au milieu des peuples idolâtres, malgré l'opposition de toutes les puissances de la terre, les a obligées elles-mêmes, nonobstant leur orgueil & leurs préjugés, à le reconnoître pour leur Créateur, & à lui rendre l'adoration qu'il mérite? Et que pouvons-nous faire de plus raisonnable que d'embrasser une doctrine confirmée par tant de miracles, appuyée du témoignage de tant de Martyrs, enseignée uniformément durant des siècles, défendue par tant de grands hommes aussi célèbres par la pureté de leurs mœurs, que par la solidité de leur esprit, & par leur érudition profonde. Outre la foi, il faut encore avoir l'amour & la crainte de Dieu: son amour pour rapporter toutes nos actions à sa gloire; & la crainte de ses jugemens, afin de nous rettenir dans les bornes du devoir, quand son amour n'est pas assez fort pour arrêter l'impetuosité de nos passions. C'est cet amour mêlé d'une crainte salutaire, éclairé par la foi, & animé par l'espérance, qui est la vertu propre du vrai Chrétien & qui en fait le caractère particulier; caractère infiniment plus glorieux que tous les autres, & le seul, qui étant dignement soutenu, soit capable de nous procurer une félicité parfaite. Ceux qui adorent JESUS CHRIST comme leur Dieu, & qui cependant sont engagés dans le schisme, ou dans l'hérésie, se flattent en vain d'arriver à cette sou-

souveraine félicité. Car nous aprenons de ce divin Maître, que pour y parvenir, il n'y a qu'une voie à suivre. Et peut-on raisonnablement se persuader, qu'on suive cette voie, lorsqu'on marche dans un chemin, que des particuliers se sont eux-mêmes tracés, après s'être séparés de l'Eglise catholique, qui est l'unique Epouse de JESUS CHRIST, la seule dépositaire de son testament, & l'interprete fidèle de sa parole. Demeurons donc inviolablement attachés à cette Eglise sainte: C'est par là qu'on se délivre des doutes, des remords, des troubles & des inquiétudes dont les hérétiques, & les incrédules même sont agités: C'est par là, dis-je, que sur le fait important de la Religion, on passe sa vie dans une douce & tranquille sécurité. Ne croyons pas pourtant, que notre bonheur ne dépende que de notre foi; il dépend aussi de nos œuvres, & de la reconnaissance, que nous devons avoir de tant de biens dont Dieu nous a comblés. C'est lui qui nous a fait tout ce que nous sommes: nos corps & nos âmes sont les ouvrages de ses mains, nos vertus sont des dons de sa grace, nos avantages temporels sont des bienfaits, que nous avons reçus de son infinie bonté. C'est lui qui nous soutient dans les tentations: qui nous fortifie dans les souffrances, qui nous console dans les déplaisirs, c'est lui enfin, qui a livré son fils à la mort pour nous racheter, & qui a préparé une éternelle récompense aux fidèles observateurs de ses loix. Ne soyons pas insensibles à tant de grâces: Et puisque pour toute reconnaissance, Dieu ne demande que notre cœur, aimons un Bienfaiteur si grand & si aimable, obéissons à ses commandemens, & persuadons-nous qu'on ne peut trouver de solide plaisir, ni de bien véritable, que

dans une soumission parfaite à ses adorables volontés.

II.

Honorer ceux de qui l'on a reçu la vie.

CE n'est pas ici proprement une maxime, c'est une loi inviolable, qui de tout tems a été observée par les nations les plus barbares, comme par les peuples les mieux policés. Ce qui montre que cette loi qui se trouve gravée dans tous les cœurs, ne peut être que naturelle. D'autre part, Dieu qui savoit, que souvent la voix de la nature n'est pas assez forte pour se faire entendre aux hommes dans le tumulte des passions, leur a fait un commandement exprès d'honorer ceux de qui ils ont reçu la vie; & il les menace des plus sévères châtimens, s'ils osent jamais violer ce precepte. Enfin la raison nous fait voir la justice de ce commandement; car n'est-il pas juste de rendre nos respects & nos services à ceux qui après Dieu, nous ont donné l'être, & qui nous l'ont conservé par leurs soins pendant nos premières années. Que les enfans, & principalement ceux qui, étant d'une naissance illustre doivent avoir de plus nobles inclinations, ne manquent donc pas de s'aquiter d'un devoir si légitime: & s'ils ne veulent attirer sur eux les funestes effets de la colère de Dieu, & passer pour ingrats, ou plutôt pour des dénaturés, indignes de vivre, qu'ils conservent toujours pour leurs Pères & Mères les sentimens d'amour, de soumission & de reconnoissance, que la nature leur a inspirés.

III.

Importance de l' Education.

Les Enfans sont coupables sans doute, quand ils ne rendent point à leurs Pères le respect, & l'obeissance qu'ils leur doivent: mais les Pères qui n'ont pas soin de bien élever leurs enfans ne sont guères moins criminels. Car on peut dire, que c'est de l'éducation que dépend presque toujours le bonheur ou le malheur de la vie. Un méchant naturel est la source féconde de tous les vices, si l'on ne travaille assidument à le corriger & à le tourner au bien. Un beau naturel se gâte s'il n'est point cultivé: & dans un âge où les passions sont si vives, le cœur flaté par la douceur des plaisirs qui lui sont offerts, s'y abandonne sans résistance, lorsqu'on n'a pas pris soin de lui faire connoître le poison qu'ils cachent. Nous ne voyons que trop souvent les tristes effets d'une mauvaise éducation. Un jeune homme qui a été mal élevé n'ayant ni savoir, ni mérite, est incapable de posséder aucune charge, ses passions au gré desquelles il se conduit, le portant à dissiper ses biens, & à tout sacrifier pour se satisfaire, le font mépriser & haïr de tout le monde: Ses désordres ne manquent jamais de lui attirer de facheuses affaires; & quelquefois cela va si loin, qu'il deshonne sa famille, & se perd de réputation pour jamais. Quel regret pour un Pere qui n'a pas travaillé de bonne heure à faire instruire ce fils avec soin, à lui inspirer la piété, & à lui donner des lumières pour régler ses mœurs & sa conduite, comme il y étoit indispensablement obligé. Mais quelle joie pour celui qui s'est appliqué lui-même à former l'esprit & le cœur de son fils, de le voir dès son entrée dans le monde s'a-

querir une estime universelle, gagner les bonnes grâces des honnêtes gens, s'aquiter avec distinction des premiers emplois qu'on lui donne, faire honneur à sa famille par ses belles qualités, & devenir de jour en jour plus vertueux, plus sage & plus habile. Voilà quels sont les fruits d'une bonne éducation: La tranquillité de cette vie, & la félicité de l'autre y sont attachées. Les Pères ne doivent donc rien négliger, ni rien épargner pour faire bien élever leurs enfans: & les enfans doivent regarder comme un tems précieux celui qu'on emploie à les instruire de leurs devoirs, & à leur donner les connoissances qu'on juge leur être nécessaires, & dont ils reconnoîtront eux-mêmes l'utilité dans la suite de leur vie. Ils doivent, dis-je, seconder par leur application, & par leur docilité le soin que l'on prend de leur éducation, puisque c'est une affaire qui les regarde directement, & dans laquelle ils ont plus d'intérêt que personne.

IV.

Ce que doit apprendre un jeune homme de qualité.

Toutes les sciences contiennent plusieurs vérités: & comme nous souhaitons naturellement de connoître la vérité, il y a toujours quelque plaisir à s'attacher aux sciences. On ne doit pas néanmoins les embrasser toutes indifféremment. Il y en a qui sont à la mode, & qu'on n'apprend que pour se divertir. Mais il y en a d'autres qui sont nécessaires, & surtout à un homme de qualité. La Morale, la Politique & l'Histoire sont de ce nombre: la première lui fournit des principes certains pour régler ses mœurs;

coeurs; & les deux autres lui donnent des lumières pour se conduire avec prudence. Les Mathématiques renferment tant de belles découvertes; elles sont si estimées en ce tems-ci, qu'il en faut au moins savoir ce qui est le plus facile & le plus d'usage, comme l'Arithmétique, la Géographie, la Sphère. A quoi on peut ajouter une légère connoissance de la Géométrie, qui rend ceux qui s'y appliquent, retenus & circonspects dans leurs jugemens; qui leur enseigne à suivre dans la recherche de toutes sortes de vérités, une méthode exacte, & qui les accoutume insensiblement au travail de l'attention si nécessaire dans les sciences, & dans les affaires. Il est encore plus important d'être instruit de la vraie Rhétorique; je veux dire celle qui apprend non seulement à bien parler, mais encore à persuader. Ce bel Art est quelquefois de grand usage en des occasions où la force, le courage & la valeur seroient inutiles: il sert à s'insinuer avec adresse dans l'esprit des Princes & des Grands; à traiter avec les amis, les ennemis & les Etrangers; à se rendre Maître des cœurs; & à tourner comme l'on veut les esprits des soldats & des peuples. La Philosophie n'est pas moins utile: elle l'éclaire, & lui donne plus d'étendue. La Logique & la Métaphysique le rendent plus juste, & plus fin; & lui faisant considérer la beauté, l'ordre, & l'enchainement admirable des différentes parties de l'Univers, le porte en même tems à adorer l'Auteur d'un si merveilleux ouvrage. L'étude des langues doit précéder l'étude des sciences plus sérieuses, excepté celle de la Morale, dont on ne sauroit trop tôt apprendre les principales règles. On ne doit pas négliger les exercices du corps: ils entretiennent la santé, rendent la constitution plus forte, & don-

nent aux actions exterieures un air libre, & une certaine grace qui frappe d'abord agréablement: ce qui n'est pas dans le monde un petit avantage. Je ne parle point ici des sciences propres de chaque Etat: je suppose qu'un jeune homme destiné à servir l'Eglise, s'instruit à fond de la Théologie; un homme de Robe, des Loix & des Coûtumes; & un homme d'Epée, de tout ce qui regarde la guerre.

V.

Quel doit être le but de ses études.

LEs actions qui seroient bonnes d'elles-mêmes, changent de nature, quand elles sont faites par un mauvais principe. L'étude est une occupation, qui de soi est bonne & honnête: mais il faut examiner par quel motif on s'y applique: C'est d'ordinaire ou pour aquerir de la réputation, ou pour se procurer quelque établissement avantageux; ou pour être utile au public conformément à l'ordre de la Providence, qui veut que chacun travaille selon ses forces, & selon les talens qu'il a reçus. Les deux premiers motifs sont mauvais: il vaudroit mieux ne pas étudier, que de le faire par orgueil ou par intérêt. Le troisième étant fondé sur la loi naturelle, & sur les principes de la Religion, est bon & digne d'un cœur noble. Ainsi ceux qui sont chargés de l'éducation des enfans, doivent leur faire comprendre de bonne heure, que le tems de leurs études ne peut être bien employé, s'ils ne les rapportent à la gloire de Dieu, à leur propre perfection, & à l'utilité de l'Etat ou de l'Eglise.

VI.

VI.

Du bon usage de la science.

IL me semble que ceux qui sont élevés au dessus des autres par leur naissance ou par leurs dignités, devroient aussi les surpasser par l'étendue de leurs connoissances. Du moins on ne peut douter, que la science ne soit fort utile à un homme de qualité, pourveu qu'il en sache faire un bon usage, & qu'au lieu de s'enorgueillir de ses lumières, il s'en serve à régler son cœur, & à perfectionner son esprit. Sur ce pied-là, quelque capable & quelque savant qu'il puisse être, il ne doit jamais faire hors de propos une vaine montre de son érudition, disputer avec chaleur sur des bagatelles, vouloir tout reduire à son sens, & parler d'un ton dogmatique; ces manières pédantesques déplaisent extrêmement aux honnêtes gens. La connoissance des belles lettres doit polir nos mœurs, & nous inspirer plus de douceur, de discrétion & de retenue. Aussi voyons-nous qu'ordinairement les vrais savans ont beaucoup de modération, d'humilité & de sagesse: parce qu'à proportion qu'ils ont plus de lumière, ils connoissent mieux & leurs défauts, & leurs devoirs.

VII.

Ce que l'on doit à ses parens.

LEs loix de la nature & de la bienséance nous obligent de rendre à nos Parens le respect, qui leur est deu; de defendre leur honneur, & de soutenir leurs interêts, quand nous le pouvons faire sans injustice. Outre que c'est un devoir, c'est encore un avantage considerable que de demeurer étroitement uni avec ses proches. On ne voit guères

guères tomber en décadence les familles qui sont unies de la sorte: elles s'aident & se soutiennent mutuellement, soit par elles-mêmes, soit par leurs amis; & cette bonne intelligence les maintient en honneur & en autorité. Quand même nos Pères n'auroient pas beaucoup de mérite, la bienfaisance & la charité veulent, que nous évitions de rompre avec eux; que nous cachions leurs défauts autant qu'il est possible; & que dans l'occasion nous ne refusions pas de les servir.

VIII.

Etre soumis aux loix de l'Etat.

LE droit divin, l'ordre de la société civile, le bien général des peuples demandent que chaque particulier se soumette aux loix. Dans un Etat monarchique les sujets sont obligés d'honorer leur Roi, & de lui obeir; & dans les Républiques on doit être soumis aux Magistrats: c'est un devoir indispensable, & une loi reçue de tout tems par toute la terre. Ce qui est autorisé dans un Etat par un long usage, ne doit être changé que pour des raisons & plus fortes que celles qui l'ont fait établir, & plus utiles au bien universel, auquel chacun est obligé de concourir. Les nouveautés que des particuliers voudroient introduire dans l'administration d'un Royaume, seroient plutôt capables de le détruire que d'en affermir, ou d'en augmenter la puissance. L'Histoire est pleine d'exemples qui prouvent cette vérité. C'est en vain que ceux qui se revoltent contre leurs Souverains, les accusent de violence & de tyrannie, l'ambition qui aveugle ces rebelles, les empêche de considérer, que Dieu nous ordonne d'obeir aux Puissances qu'il a établies sur nous, quand elles

les

les abuseroient de leur autorité; à moins que ce ne fût pour nous obliger à faire ce qu'il nous defend lui-même: que les loix civiles ont toujours condamné la rébellion, quelque specieux prétexte qu'on ait peu lui donner: & qu'enfin il est constant par l'expérience de tous les siècles, que les horribles maux, que causent les guerres civiles, les revoltes des sujets sont sans comparaison plus grands que ceux qu'un Prince peu équitable fait quelquefois souffrir à son peuple. Outre que s'il étoit permis aux particuliers de désobeir à leurs Supérieurs, quand ils croiroient avoir droit de s'en plaindre, comme les rebelles le suposent, il n'y auroit point de société, ni de forme de gouvernement qui peût subsister: puisque chacun trompé par ses passions, ne manqueroit jamais de raisons aparentes pour s'oposer aux Puissances les plus légitimes. Ainsi quelque mauvais usage que fassent de la souveraine autorité ceux qui en sont revêtus, que les peuples demeurant dans les bornes du devoir & de l'obeissance, reconnoissent en cela Dieu irrité, qui les châtie: & qu'ils le supplient, lui qui tient en sa main les cœurs des Rois, de donner à leur Prince les vertus nécessaires pour gouverner avec autant de bonté que de justice. Heureux cependant l'Etat où le Roi regarde ses sujets comme ses enfans, & où ses sujets le considèrent comme leur père! Heureux le Royaume où le Prince ne s'applique qu'à procurer la félicité de ses peuples, & où les peuples tâchent de répondre dignement aux soins que leur Souverain prend de leur bonheur! Heureuse donc la France où l'on voit cette union parfaite, & cette admirable correspondance de tous les membres de l'Etat avec leur auguste Chef!

IX.

N'être attaché qu'au Roi.

Cette maxime n'est qu'une suite de la précédente. Car les loix de l'Etat nous obligent d'obeïr au Roi, & nous défendent tout engagement contraire à ce premier devoir. Or ceux qui se dévouent entièrement à quelque personne élevée au dessus d'eux par son rang ou par sa naissance, sont en danger de manquer de fidélité à leur Prince, lorsque les personnes à qui ils se sont attachés, en manquent elles mêmes. C'est pourquoi les sages ont toujours désapprouvé ces liaisons trop étroites, & ces engagements particuliers, qui en plusieurs rencontres se trouvent opposés à nos obligations naturelles. Il nous doit suffire de rendre aux premières Têtes de l'Etat les respects qui leur sont deus, sans jamais nous donner à elles, de telle sorte que nous leur vendions, pour ainsi dire, notre liberté, dont le Roi seul est le Maître. Ce n'est pas que je blâme en général l'attachement que l'on a pour les Grands. Car si cet aveuglement leurs passions criminelles, & qu'il n'ait rien de contraire à nos devoirs, on ne peut pas le condamner. Mais il faut prendre garde, si ces Grands sont eux-mêmes attachés & soumis au Souverain; & s'ils ne prétendent point par leurs bienfaits nous faire entrer avec eux dans des engagements, qui ne puissent compatir avec l'obeïssance qui lui est due. Que si nous reconnoissons, qu'ils aient un dessein si criminel, c'est alors qu'il faut s'éloigner d'eux, & sacrifier généreusement à notre devoir l'esperance de quelque avantage que ce puisse être. Il arrive même que les promesses flatteuses, que font les Grands, qui

se rendent Chefs de parti, n'ont presque jamais leur effet, parcequ'au lieu de pouvoir faire du bien aux autres, ils tombent eux-mêmes dans toute sorte de misères. Ils y précipitent ceux qui se sont attachés à leur fortune: & les uns & les autres reçoivent enfin le juste chatiment qu'ils ont mérité. Soyons donc persuadés que quelques révolutions qui arrivent dans un Royaume, il faut toujours s'attacher au Roi; & que c'est le parti le plus juste & le plus avantageux de tous.

X.

Contre ceux qui osent censurer le gouvernement.

CE ne peut être que par une téméraire présomption, que des sujets trouvent à redire à l'administration de l'Etat, s'imaginant que les affaires publiques iroient mieux si elles étoient conduites selon leurs idées. C'est à eux à se soumettre aux loix, & à se conformer aux réglemens qui doivent être observés sans murmure, & sans opposition de leur part. La reformation des abus qui se glissent de tems en tems dans le Royaume, seroit sans doute à souhaiter: mais les moyens de la procurer sont si difficiles, que de l'entreprendre sans une autorité légitime, ce seroit plutôt travailler à ébranler la Monarchie, qu'à y rétablir le bon ordre. Des particuliers sont coupables s'ils osent censurer le gouvernement. Il n'appartient qu'au Roi & à ses Ministres, d'examiner, s'il y a dans l'Etat des désordres à corriger. Si cependant les assemblées des Etats qui se tiennent en divers lieux, découvrent quelques abus dans leurs Provinces, elles peuvent se servir de l'auto-
rité

rité que le Roi leur donne pour les réformer. Et quand leur autorité ne suffit pas, & que les défordres, dont il s'agit, tirent à conséquence, elles doivent en donner avis à Sa Majesté, afin qu'elle y remédie de la manière qu'elle jugera la plus avantageuse à son peuple. Mais après tout ce qui pourroit être allegué, le Roi doit demeurer le Maître. Et quand même il n'accorderoit pas des demandes qui paroistroient bien fondées, on doit se persuader qu'il n'en use ainsi que pour le bien de ses sujets, & pour des raisons qui ne sont connues qu'à lui, & à son Conseil.

XI.

*Contre les Auteurs des troubles & des
conspirations.*

ON peut juger par ces principes combien sont criminels ceux qui sous prétexte de demander la réformation de quelques abus, excitent des troubles dans l'Etat, & y causent par leur revolte ces défordres funestes, qui l'ébranlent quelquefois, & même qui le renversent entièrement. Lorsque ces dangereux partis se forment, il se trouve des gens qui pour se faire craindre, affectent de rendre leur fidélité suspecte, esperant, que pour les retenir dans le devoir, on leur accordera les graces & les emplois qu'ils souhaitent. C'est une fausse politique, & une méchante finesse que d'employer ces moyens captieux pour s'avancer à la Cour. L'expérience nous apprend qu'on ne réussit point par cette voie; & qu'au contraire il arrive presque toujours qu'on se perd en la suivant. Ces raisons & surtout l'attachement à notre devoir, doivent nous obliger en toutes sortes d'occasions de rejeter constamment les propositions qui lui sont oposées, & d'éviter jusqu'aux moindres

dres choses qui pourroient faire douter de notre fidélité. Quelque criminelles que soient les conspirations dont on vient de parler, elles le sont pourtant moins que celles, qui s'ataquent à la Personne sacrée des Rois, & qui ne tendent à rien moins qu'à les détroner. Les Chefs de ces factions détestables doivent être regardés, comme des furieux, qui sacrifient tout à leurs passions, comme les plus cruels Ennemis de leur patrie. Ces Rébelles ont beau déclarer hautement, qu'ils n'ont pris les armes, que pour maintenir les Loix de l'Etat: ce prétexte usé n'est plus propre à tromper personne. Car après ce que tant d'habiles gens ont écrit sur cette matière, on ne peut ignorer, que selon les Loix divines & humaines, chacun est indispensablement obligé d'être fidele à son Prince, & qu'un Souverain légitime ne relève que de Dieu seul. D'où il suit que ceux qui bien loin de lui obéir, prétendent se mettre à sa place, ou la donner à un autre, sont condamnés par les Loix mêmes, dont ils se vantent faussement d'être les Défenseurs. En France, en Angleterre, & dans presque tous les Royaumes du monde le sceptre ne peut passer d'une main en une autre que par droit de succession. Et le plus grand de tous les crimes que des sujets puissent commettre, c'est d'entreprendre d'usurper la puissance souveraine. Ainsi il faut avoir en horreur ces attentats sur l'autorité des Rois: nous devons faire tous nos efforts pour leur conserver la couronne, si l'on veut la leur enlever, & pour les maintenir sur le trone au péril de notre propre vie. Il n'y a que cette union des fideles sujets avec leur Prince légitime, qui puisse empêcher la ruine d'un Etat troublé par les guerres civiles, & qui soit capable d'y rétablir la paix & la tranquillité.

XII.

Moyen pour se faire aimer.

IL n'est rien de si avantageux dans le commerce du monde, que de savoir se faire aimer. En effet, celui qui fait se rendre maître des cœurs, entreprend peu d'affaires, qui ne lui réussissent, parcequ'il trouve partout des Protecteurs & des amis. Mais comment entrer dans les cœurs? dira-t-on, il est si mal-aisé de les gagner. Pas tant que l'on se l'imagine. En premier lieu l'honnêteté est un moyen très-propre pour cela. Elle rend l'esprit souple, docile, insinuant; elle nous empêche de choquer les autres; elle nous porte à nous accommoder à leur humeur autant que notre devoir le permet: la complaisance & les égards qu'elle nous fait avoir pour ceux avec qui nous vivons, nous concilie leur bienveillance. La sincérité sert aussi beaucoup à s'attirer l'amitié & la confiance de ceux que l'on pratique, pourveuque cette vertu soit accompagnée de prudence & de discretion. Une humeur bien-faisante est encore une voie seure pour aller au cœur: du moment qu'un homme passe pour officieux & obligeant, on se sent disposé à l'aimer avant même que de le connoître, & sa présence achève ce que sa reputation avoit commencé. A ces divers moyens ajoutons-en un qui les renferme tous en quelque sorte. Voulez-vous vous faire aimer des autres, aimez-les vous-même le premier; témoignez-leur de l'attachement, & de l'estime. Le plaisir d'être aimé est si doux, qu'on ne peut s'empêcher d'aimer à son tour, & de favoriser la personne qui nous le cause. Voilà quelques moyens généraux qui sont de grand usage pour s'insinuer dans les cœurs. Peu de gens les mettent en pratique, peu de gens aussi en sentent

tent les heureux effets. Je ne marque point les moyens particuliers, dont on peut se servir pour se faire aimer des hommes: cela dépend de leur âge, de leur humeur, de l'état de leurs affaires, & des differens caractères de leur esprit. J'ajoute seulement qu'ils ont presque tous un foible, ou une passion dominante par où il est facile de les gagner. Mais comme cette passion est ordinairement déréglée, on ne doit point être assez lâche pour les flater par cet endroit, afin d'obtenir d'eux ce qu'on souhaite. Car ce seroit violer cette loi de l'honneur, appuyée sur les principes de la Morale chrétienne, qu'il n'est jamais permis d'employer des moyens illicites, quand même ce seroit pour réussir dans les entreprises les plus justes.

XIII.

De la haute naissance, & de la réputation.

IL vaudroit beaucoup mieux pour un homme de qualité qu'il eût perdu la vie, que de perdre l'honneur par quelque action honteuse, ou criminelle. Plus son extraction est illustre, plus il est coupable, s'il dégénère de la vertu de ses Ayeux. Les grands biens, les dignités, la haute naissance, qui relèvent le mérite des personnes qui sont déjà en estime, ne servent qu'à augmenter la confusion & la honte de ceux qui se sont perdus de réputation par leurs désordres. A quoi pensent donc tant de gens qui se piquent d'être de qualité, en même tems qu'ils vivent d'une manière peu chrétienne & peu digne d'un honnête homme? Croient-ils que l'honneur soit un bien héréditaire, & que la gloire de leurs Ancêtres rejailisse

ra sur eux, tandis qu'ils les deshonnorent en quelque sorte par leurs vices? La vraie noblesse & la vraie grandeur est celle de l'ame: & si les Gentils-hommes sont préférés aux roturiers, c'est parcequ'on suppose, qu'ils ont des qualités dignes de leur naissance illustre. La droiture, la générosité, le courage, la valeur, la fidélité pour leur Prince, le zèle pour le bien de l'Etat sont les caractères qui doivent les distinguer. C'est par la pratique de ces vertus qu'ils peuvent réhausser avantageusement l'éclat de leur origine, & surpasser la gloire de leurs Prédecesseurs. Mais ils doivent se souvenir, qu'une seule mauvaise action suffit pour détruire tout ce qu'on avoit acquis de réputation en plusieurs années. Quel malheur de perdre un bien si précieux pour s'abandonner aux mouvemens désordonnés de quelque passion violente! Si les jeunes gens confideroient, combien la bonne réputation est avantageuse, ils en seroient sans doute beaucoup plus retenus & plus sages. Qu'ils sachent donc, qu'en ce tems-ci, c'est par elle que l'on gagne les bonnes graces du Prince, & que l'on s'avance à l'Armée & à la Cour; que c'est elle qui donne cours au mérite, & qui le fait honorer par tout; que c'est par elle enfin qu'on se fait des amis, & qu'on est regardé favorablement de tout le monde. Au contraire, un malhonnête homme, & qui passe pour tel, est haï & méprisé: on le fuit, & personne ne veut entrer en commerce avec lui. Il ne doit point prétendre à la faveur du Prince, ou des Ministres: On n'a garde d'avancer celui qu'on n'estime pas, & dont par conséquent on se défie. Ainsi il n'y a point de graces, point d'emplois à esperer pour un homme sans honneur. S'il a de grands biens, quelques misérables esclaves de l'interêt s'attacheront

ront

ront peut-être à lui : mais il n'aura jamais d'ami véritable, & il se verra banni pour toujours de la société des honnêtes gens.

XIV.

Du choix d'un état.

C'Est une action de dangereuse conséquence, que de choisir trop à la hâte un état pour tout le cours de la vie. Vous ne devez vous déterminer là dessus, qu'après avoir bien examiné vos inclinations, vos forces, vos talens; considérez ensuite, si vous êtes capable de remplir tous les devoirs attachés à la profession que vous voulez embrasser, & si vous pourrez supporter le travail & la peine qui s'y rencontrent. Prenez conseil en cette occasion d'une personne sage & éclairée : découvrez-lui avec constance vos sentimens les plus secrets. Comme le choix d'un état est la plus grande affaire de la vie, votre premier soin doit être de consulter Dieu là-dessus, & de lui demander sa grace : car sans cette divine lumière vous ne pouvez connoître, quel est l'emploi que la Providence vous a destiné. Chacun doit sur tout se défier de soi-même, & s'observer de bien près : parcequ'il est à craindre, que selon la pernicieuse coutume de ce siècle, notre penchant naturel ne nous porte à nous déterminer sur ce choix important par des considérations humaines, sans nul égard pour le salut. Que l'amour propre n'ait donc aucune part à la résolution, que vous prendrez dans une conjoncture si délicate. Cependant si après avoir examiné toutes choses, vous ne reconnoissez point, que Dieu vous appelle à une autre condition, vous devez demeurer dans celle où il vous a fait naître. Disposer autrement de soi

B 3

sans

sans vocation, faire des vœux, changer d'habit, & de façon de vivre, c'est plutôt chercher en vain à calmer ses inquiétudes, que travailler solidement à son bonheur. Quand on passe d'une condition à une autre, on risque toujours beaucoup, à moins que cela ne se fasse selon les règles de la véritable sagesse. Ainsi gardez-vous bien de changer d'état par caprice, ou par passion. Un pareil changement n'est jamais heureux, & l'on en fait une longue pénitence, si la raison éclairée par la foi ne le juge avantageux & nécessaire.

XV.

Etre vigilant, appliqué, laborieux.

L'Application est nécessaire pour faire bien tout ce que l'on fait. Si les grands Génies, quelque atentifs & quelque habiles qu'ils soient, ne sont pas toujours heureux dans leurs entreprises, quel succès peut attendre un esprit moins éclairé, qui ne s'applique pas fortement à faire réussir ses desseins? Un homme qui veut s'avancer, trouve mille obstacles en son chemin. Ses envieux s'opposent à son élévation; ses concurrens s'empressent pour obtenir le poste où il aspire: Ceux qui le précèdent, veulent empêcher ses progrès, ceux qui le suivent, font leurs efforts pour l'atteindre; ceux qui marchent avec lui, tâchent de le devancer: le moyen de vaincre tant d'ennemis, à moins que d'avoir beaucoup de vigilance? D'ailleurs nous vivons dans un siècle où rien ne plait que ce qui est excellent & parfait en son genre: tout ce qui n'est que médiocre, est méprisé, ou peu estimé. Or quelque génie qu'on puisse avoir, il est presque impossible d'exceller en quoi que ce soit sans une application extrême. C'est donc se flater

ter que de croire de devenir habile homme si l'on n'est resolu de travailler beaucoup & constamment.

XVI.

Dès premières entreprises.

C'Est une maxime commune, mais très utile, qu'il faut prendre de justes mesures avant que de rien entreprendre, en sorte qu'on n'ait rien à se reprocher, s'il arrive un mauvais succès. J'ajoute, qu'on doit faire tous ses efforts pour venir à bout des premières entreprises où l'on s'engage. C'est bien souvent là-dessus que roulent la fortune & la réputation d'un homme, qui commence d'être employé. S'il ne réussit pas la première fois, on présume, que c'est faute de jugement & de conduite; de sorte qu'on ne lui confie point d'emploi considerable, où il puisse se signaler. A l'armée, par exemple, c'est un étourdi, dira-t-on, il se fit battre mal à propos en telle rencontre: sa témérité feroit sans doute échouer l'entreprise dont il s'agit maintenant: ainsi il en faut donner le soin à un autre, qui soit plus sage que lui. Voilà comme on parle. Cependant ce jeune Officier que l'on blâme, n'est nullement coupable de la faute qui lui est imputée: il a très bien fait son devoir. N'importe: s'il a manqué son premier dessein, on ne laisse pas de l'accuser d'imprudence. Or puisqu'on est quelquefois assez injuste pour condamner ceux même, qui n'ont point fait de faute; quelle indulgence aura-t-on pour celui qui dans son premier emploi ne se comporte pas bien? Les premières impressions qu'on donne de soi, durent si long-tems, qu'un jeune homme ne sauroit prendre trop de précautions pour bien commencer,

cer, & pour faire concevoir d'abord une opinion
avantageuse de sa conduite.

XVII.

*Par quelle voie on doit s'atirer l'estime des
Princes & des Grands.*

IL est aussi glorieux d'aquerit l'estime des Prin-
ces par de belles actions, qu'il est honteux de
gagner leurs bonnes graces par de lâches complai-
sances. Un Gentil-homme doit se soutenir auprès
d'eux avec honneur, sans qu'aucun intérêt puisse
l'obliger à rien faire qui soit indigne de sa qualité.
Outre les services qu'il rend aux personnes d'une
si haute naissance, il faut encore qu'il ait beau-
coup de respect & de déférence pour elles: Il doit
leur dire sincérement les vérités qu'on leur cache,
& qu'il leur importe de savoir; les leur apprendre
pourtant avec la circonspection & les égards né-
cessaires, & leur faire connoitre en toutes ren-
contres, combien il est ataché à leurs véritables
intérêts. Celui qui tient cette conduite, est rare-
ment disgracié: parceque ses actions se justifient
d'elles-mêmes. Il est vrai que la sincérité choque
quelquefois: cependant lorsqu'elle est accompa-
gnée de respect & de discrétion, & soutenue par
une vertu solide, les Princes & les Grands qui
sont naturellement généreux, l'estiment plus
qu'on ne pense. Au contraire, une flaterie outrée
leur déplaît: Ils méprisent les flateurs comme des
ames basses, à qui les lâchetés ne courent rien,
quand il s'agit de leur fortune: & ils savent par-
faitement distinguer un honnête homme, sur le-
quel ils peuvent compter, d'avec un Courtisan,
qui n'a d'attachement pour eux qu'autant que son
intérêt l'y engage. Ce n'est donc pas un moyen
propre

propre à se faire estimer des Grands, que de ramper en leur présence, & d'avoir pour eux des complaisances criminelles. Un homme qui les honore & qui les sert dans l'occasion, mais qui est droit, sincère, & qu'aucune considération ne peut détacher de son devoir, leur plait davantage, & ils l'avancent plus volontiers.

XVIII.

Des avantages de la véritable amitié.

POUR juger des avantages qu'on peut tirer d'une amitié solide, il suffiroit, ce me semble, de considérer l'état d'un homme, qui n'a point d'amis. Il est comme étranger au milieu de sa patrie; & lorsqu'il a besoin d'apui, de conseil, d'assistance, il ne trouve personne, sur qui il puisse compter, & dont il ait lieu d'attendre du secours. Si quelque bonheur lui arrive, il n'en est guères plus content, parcequ'il a le déplaisir de voir, qu'on ne prend nulle part à ce qui le regarde; et s'il tombe en quelque disgrâce, il a d'autant plus de peine à la supporter qu'il se trouve obligé d'en soutenir lui seul tout le poids; ce qui n'est pas possible à l'homme. Mais un ami fidele partage avec nous & notre joie & notre douleur: il nous console dans nos déplaisirs, il relève notre courage abatu, & il soutient généreusement par son crédit & par ses biens notre fortune chancelante. Ses conseils nous sont d'une grande utilité dans nos affaires; & ses sages avis nous portent à rectifier ce qu'il y a de mauvais dans nos mœurs, & d'irregulier dans notre conduite. Mais sans m'arrêter plus long-tems à marquer tous les bons offices, qu'on peut recevoir d'un ami, que ne pourrois-je pas dire du plaisir, que l'on goute dans l'amitié considérée en elle-même? Il est certain

qu'un des plus grands contentemens de la vie, c'est d'aimer, & d'être aimé. Rien n'est si agréable que cette union de volontés, & cette conformité de sentimens, qui se trouve entre deux vrais amis. Et qu'y a-t-il de plus doux, que cette confiance réciproque & sincère, qu'ils se font l'un à l'autre de leurs pensées les plus secretes. Ce n'est encore là qu'une légère idée des avantages & des douceurs d'une véritable amitié. On ne sauroit les exprimer d'une manière assez vive, ni assez forte; & il faut avoir aimé pour les bien concevoir.

XIX.

Du choix d'un ami.

SI les avantages d'une sincère amitié sont considérables, les périls où nous expose un faux ami, ne sont pas moins grands. Outre que ses fautes nous font en quelque sorte attribuées, s'il nous engage dans de mauvaises affaires, & nous fait tomber dans les mêmes malheurs, où le jette sa mauvaise conduite. Il est donc important de ne se lier d'amitié, qu'avec un homme, qui ait les qualités nécessaires pour être un ami véritable. La première & la plus essentielle de ces qualités, est la piété: sans elle l'amitié la plus étroite ne peut long-tems subsister, parcequ'elle n'a point de fondement solide; & des passions contraires mettent bien-tôt la division entre ceux qui ne sont unis que par intérêt, ou par quelque autre motif encore plus mauvais. Que l'ami que nous choisissons, soit outre cela sage & éclairé: la piété sans la prudence ne se soutient pas dans le monde. Il doit aussi avoir le cœur tendre, mais ferme & généreux; Etre civil, modeste, liberal, maitre de ses passions, attaché à ses devoirs, en un mot, il doit

doit être parfaitement honnête homme. Si nous avons nous-mêmes ces belles qualités, nous demeurerons toujours unis avec un ami de ce caractère, & une amitié si pure ne contribuera pas peu à notre bonheur. Mais où trouver un tel ami? J'avoue qu'il est mal-aisé que tant de vertus se rencontrent en une seule personne. Et après tout, pourveu qu'elle ait les principales vertus, dont on vient de parler: la pieté, la prudence, l'honnêteté, l'attachement à ses devoirs, il faudra se résoudre à supporter ses foibleffes. Car comme nous avons chacun les nôtres, & que nous souhaitons, qu'on nous les pardonne, il est bien juste, que nous ayons à notre tour quelque indulgence pour les petits défauts de nos amis, qui d'ailleurs ont beaucoup de mérite.

XX.

Du bon & du mauvais usage du tems.

UN des plus seurs moyens, dont on puisse se servir pour goûter quelque repos en cette vie, & pour être heureux après la mort, c'est de bien employer le tems. Pour cela, voici, ce me semble, ce que l'on doit faire: Il faut s'occuper à l'étude, chacun selon ses veues & sa condition; lire avec choix & avec méthode; méditer à loisir; aimer la vérité, & la suivre en toutes choses. On doit consulter souvent les personnes éclairées, travailler à connoître les hommes en général, & soi-même en particulier, s'instruire parfaitement de l'état que l'on veut embrasser; & quand une fois on y est engagé, s'en acquiter avec exactitude. Mais comme ce qui n'est pas fait par un bon principe, ne fauroit nous procurer un solide bonheur, notre soin principal doit être d'aimer Dieu,

de

de le servir avec fidélité, & de rapporter toutes nos actions à sa gloire. Ceux qui emploient ainsi leur tems, ne s'ennuient jamais: ils vivent dans une grande tranquillité: ils se remplissent l'esprit de quantité de belles & utiles connoissances, qui les occupent agréablement, quand ils sont seuls; qui les rendent nécessaires à leur patrie; qui servent à régler leurs mœurs & leurs affaires, & qui leur attirent par là l'estime de toutes les personnes de mérite. Au contraire on n'a que du mépris pour ceux qui fuyant un travail utile & honnête, ne s'occupent qu'à la recherche de leurs plaisirs. Comme ces sortes de gens vivent dans une profonde ignorance de leurs devoirs, & qu'ils ne font nulle réflexion sur eux-mêmes, ils s'engagent insensiblement dans la débauche, qui après avoir corrompu leur cœur, corrompt aussi leur esprit, & les porte à l'impieeté & au libertinage. En sorte que leur vie, d'inutile qu'elle étoit au commencement, devient ensuite criminelle, & presque toujours malheureuse. Puis donc que les suites d'une lâche oisiveté sont si funestes; & que d'ailleurs le bon usage qu'on fait du tems, produit de si grands biens, n'est-ce pas une chose surprenante, que la plupart des hommes le comptent pour rien; qu'ils ne cherchent qu'à le perdre, & qu'ils puissent se résoudre à passer leur vie sans rien faire pour Dieu, pour le public, ni pour eux-mêmes. Ne soyons pas assez imprudens pour commettre une si grande faute: elle est irréparable, & le repentir en est éternel.

XXI.

Parler peu, écouter les autres.

Les hommes veulent briller dans les conversations:

tions: ils aiment à faire paroître ce qu'ils ont d'esprit & de science, & ainsi ils souhaitent fort qu'on les écoute: delà vient, que si vous parlez peu, & que vous soyez atentif à ce que disent les autres, vous leur plairez infailliblement. Il semble, que celui qui parle beaucoup, regarde ceux avec qui il s'entretient, comme des ignorans qu'il veut instruire. Aussi les grands parleurs passent-ils pour gens, qui ont trop bonne opinion d'eux mêmes. On les évite avec soin, parcequ'ils fatiguent par leurs longs discours, par leurs fréquentes rédités, & par le détail ennuyeux, dans lequel ils descendent. Un homme d'esprit, & qui fait vivre, écoute avec attention ce que l'on dit: il parle peu; mais toujours à propos, fort réservé surtout à dire ce qu'il pense sur les matieres délicates. De cette sorte sans déclarer son sentiment, à moins que la prudence ne le lui permette, & que la bienfaisance ne l'y engage, il apprend celui des autres, il découvre quel est le caractère de leur esprit, & de plus il évite les fautes, dans lesquelles tombent ordinairement les personnes, qui parlent trop.

XXII.

Des Duels.

IL est étonnant, que la barbare coûtume de se battre en duel ait duré si long-tems en France. Quelle fureur de s'égorger pour un démêlé particulier, & souvent pour des bagatelles? On ne peut sans horreur envisager les suites funestes de ces actions inhumaines. Celui qui se porte à cette extrémité, perd tous ses biens; il est contraint de sortir du Royaume, & de se séparer pour jamais de tout ce qu'il a de plus cher. Il hazarde sa vie qu'il

qu'il peut perdre dans le combat, s'il y succombe; ou sur un échafaut, s'il en échape. Enfin, pour comble de malheur, il perd son ame, s'il est tué en cette occasion. C'est pour conserver son honneur, dira quelcun, qu'on s'expose à tous ces perils. Faux & impie prétexte! Quoi donc! au milieu d'un Royaume chrétien, les gens du monde oferont-ils dire, qu'ils conservent leur honneur en violant le premier & le plus indispensable de tous les devoirs, qui est d'obeir à Dieu? Persuadés qu'il est glorieux d'exécuter les ordres du Prince, peuvent-ils croire sans un étrange égarement d'esprit, qu'il soit honteux d'accomplir la loi du souverain des Rois, en lui sacrifiant des ressentimens qui sont si souvent très injustes. Mais laissons la loi divine à part: le Monarque, ou plutôt le Heros, qui règne en France, ignore-t-il en quoi consiste la véritable bravoure? Cependant il tient pour généreux & braves ceux qui soumis à ses volontés, n'entreprennent point de se faire justice par les armes, & il se reserve à lui-même, ou renvoie aux plus éclairés de l'Etat sur ces matières la connoissance des injures, pour en ordonner la réparation. Ainsi l'honneur de ceux qui ne se vengent point, est à couvert, puisque le Prince en est le garant. De plus, les personnes judicieuses aprouvent la sage conduite de ceux qui étouffent leur ressentiment pour obeir à Dieu & au Roi. Car elles savent, que s'abandonner à la colere & à l'ardeur de se venger, c'est une action toute animale: mais que savoir se modérer, être maitre de ses passions les plus vives, c'est le propre d'une grande ame. En faut-il davantage pour faire concevoir, quel est le crime & l'aveuglement de ceux qui osent encore renouveler les duels déjà presque abolis. Que personne donc n'imit

ces

ces téméraires : mais que le triste souvenir de tant de braves gens, qui ont péri sans honneur dans ces combats défendus, & l'image du danger où l'on s'expose par-là, arrête ceux qui se laissent emporter aux mouvemens impétueux de la colère & de la vengeance, & les empêche de se précipiter dans l'excès des malheurs, qui sont les suites ordinaires de ces criminelles actions.

XXIII.

*Rendre aux Ministres les bonheurs
qu'on leur doit.*

RAmper fervilement devant les Ministres & devant ceux qui sont en crédit, c'est une bassesse : les mépriser, c'est une fierté blâmable : censurer leur conduite, c'est une témérité dangereuse ; puisque par-là on s'atire leur indignation, & l'on s'expose à leur ressentiment, dont l'effet est d'autant plus à craindre, qu'ils peuvent plus facilement nuire à leurs ennemis. Entre ces extrémités vicieuses il y a un milieu qu'il faut tenir, c'est d'avoir pour ceux qui sont les dispensateurs des graces du Prince, & qui lui aident à soutenir le poids des affaires, toute la déférence & tout le respect qu'il doivent raisonnablement attendre des personnes de qualité. Un homme de naissance peut aussi, sans trop s'abaisser, tâcher d'aquerir leurs bonnes graces, & ne pas négliger les avantages qu'il croit pouvoir retirer de leur protection, pourveu néanmoins que ce soit par des voies légitimes. S'il arrive même qu'il reçoive d'eux quelque bienfait, les loix de l'honneur l'obligent de leur en témoigner dans l'occasion sa reconnaissance, autant que ses premiers devoirs, & le service du Roi peuvent le lui permettre.

XXIV.

XXIV.

De l' amour des plaisirs.

IL se trouve des gens, qui s'abandonnent à leurs plaisirs avec un tel emportement, qu'ils ruinent leur santé, jusqu'à perdre quelquefois la vie par leurs débauches. De telles gens sont-ils Chrétiens, puisque pour satisfaire leurs passions déréglées, ils violent toutes les loix de la Religion? Sont-ils raisonnables, puisque dans l'usage des plaisirs, ils passent les bornes que leur prescrit la raison? Peut-on dire même, qu'ils soient hommes, puisque par leurs excès criminels ils se deshonnorent & s'abrutissent; & qu'ayant moins de retenue que le reste des animaux, ils soient en quelque sorte inférieurs aux bêtes les plus viles, qu'on ne voit jamais rien prendre au de là de ce qui est nécessaire à leur conservation. Pour ne pas tomber dans de si étranges déréglemens, usons modérément & sans passion des plaisirs que la raison & la loi divine permettent. N'attachons point notre cœur à ces plaisirs passagers & frivoles, qui ne peuvent nous rendre heureux; mais plutôt rapportons-en le légitime usage à la gloire de Dieu qui est notre fin. Ainsi nous conserverons trois grands biens, que la débauche nous feroit perdre; je veux dire la pureté de l'ame, la santé du corps, & la liberté de l'esprit.

XXV.

S'étudier soi-même.

L'Amour propre est un menteur, dit-on, chacun se flatte & s'estime plus qu'il ne vaut. Cela est vrai: mais que s'ensuit-il de là? Qu'il faut nous étudier nous-mêmes; c'est à dire nous examiner

miner à fond, & sans prévention. Cet examen nous fait connoître le caractère de notre esprit, & la disposition de notre cœur; & cette connoissance nous est très avantageuse: elle nous sert à faire valoir nos talens, à corriger nos mauvaises inclinations, à nous défaire de nos vices, & à perfectionner nos vertus. Tel seroit un homme accompli, & pourroit facilement avancer sa fortune, s'il n'avoit un défaut considerable, duquel il ne s'aperçoit point, parcequ'il ne rentre jamais en lui-même pour voir ce qui s'y passe. Nous devons aussi faire beaucoup de réflexion sur nos actions; sur celles que nous avons déjà faites, pour nous mieux conduire à l'avenir; & sur celles que nous devons faire pour en régler les circonstances: & pour en prévoir toutes les suites. Il coute cher quelquefois d'agir par humeur ou par passion, & un caprice ou une négligence nous cause un fort long repentir. Il est encore très utile de remarquer ce que chacun fait de bien & de mal; la sagesse des uns nous sert de modèle, & la mauvaise conduite des autres nous fait songer à redresser ce qu'il y a de défectueux dans la nôtre.

XXVI.

Avoir commerce avec les sages & les babilés gens.

Nous naissons tous dans une ignorance profonde & universelle. Les études qui nous occupent pendant la jeunesse, éclaircissent un peu ces épaisses ténèbres, dont notre esprit est enveloppé. Nous aquerons ensuite par l'usage du monde un petit nombre de connoissances qui nous font garder quelque ordre dans notre conduite. Mais ce peu de connoissances ne suffisent pas à un homme

C

de

de qualité, qui peut parvenir aux plus hautes places. Combien de choses lui reste-t-il encore à savoir dans les sciences spéculatives, & dans son propre métier, dans la Morale, dans l'Histoire, dans la Politique. Il n'a ni assez de loisir, ni peut-être assez d'esprit pour apprendre par lui-même ce qu'il y a d'utile & d'agréable en tout cela. Que fera-t-il donc pour s'en instruire? Il entrera en société avec les personnes les plus éclairées. Il aura même chez lui quelque homme habile, qui, par un long & pénible travail, ayant acquis une érudition très étendue, lui apprendra insensiblement dans des entretiens familiers ce que ces diverses sciences renferment de plus beau & de plus nécessaire. Un Grand qui suit cette maxime, ne peut manquer de servir utilement l'Etat, & d'aquerir de la réputation. Car le commerce qu'il a avec les savans, les sages & les plus grands Génies ne lui laisse presque rien ignorer. Et comme il se remplit l'esprit de tout ce qu'ils savent de meilleur, chacun dans leur profession, il paroît, selon les diverses occasions qui se présentent, excellent Orateur, savant Philosophe, sage Jurisconsulte, judicieux Politique, Capitaine expérimenté, en un mot, habile en toutes choses.

XXVII.

Avoir de plusieurs sortes d'amis.

FNtre toutes les maximes de la véritable Politique, celle-ci n'est pas une des moins utiles. En effet, un homme qui vit à la Cour, ou dans le grand monde, a besoin de mille secours différens: de bons conseils pour se conduire avec prudence; d'avis salutaires pour se corriger de ses défauts; d'argent pour fournir à des dépenses nécessaires;

cessaires; de faveur pour s'avancer, ou pour se maintenir dans le poste qu'il occupe. Il lui faut des gens qui le divertissent dans ses déplaîsirs, qui le consolent dans ses disgraces; qui le rassurent dans ses craintes: d'autres qui louent son mérite, qui l'informent des desseins de ses ennemis, qui prennent son parti contre eux, qui l'aident dans ses entreprises &c. Or il est très difficile, qu'une seule personne puisse lui rendre tous ces services: car encore qu'elle en eût la volonté, souvent elle n'en auroit pas le pouvoir. Il est donc nécessaire d'avoir des amis de toute espèce, excepté celle des malhonnêtes gens. Les secours que l'on ne peut tirer de l'un, un autre le donne, & ce que chacun en particulier ne pourroit pas faire, tous ensemble en viennent à bout. Quand je dis qu'il faut avoir de diverses sortes d'amis, je ne prétends pas qu'on doive lier une étroite amitié avec plusieurs personnes. Je veux dire seulement, qu'il faut tâcher par des manières civiles & obligantes, & sur-tout par de bons offices, de se concilier l'affection de ceux que l'on pratique; en sorte que dans l'occasion on puisse se fier à eux, & compter sur leur bienveillance.

XXVIII.

Des grands desseins.

Les grands desseins sont pour l'ordinaire si périlleux & si difficiles à exécuter; il faut tant de génie, de capacité, de prudence & de fermeté pour les bien conduire, qu'il n'y a que les hommes extraordinaires, qui puissent en venir à bout. Pour aquerir l'intrepidité, qui est particulièrement nécessaire en ces occasions dangereuses, & qui n'est pas moins un effet de la force de la raison, qu'une

qualité naturelle, on doit s'accoutumer de bonne heure à prendre des résolutions hardies, à soutenir sans trembler la veue du péril, à ne se point étonner des difficultés que l'on rencontre, ni des accidens qui arrivent, afinque lorsqu'il s'agira de quelque chose de grand, comme de remettre la Couronne sur la tête des légitimes Souverains, de défendre la Religion, ou de délivrer la patrie opprimée, on ait la force de concevoir, d'exécuter, & de faire réussir des desseins si généreux. L'Histoire nous fournit d'éclatantes preuves de l'utilité de cette maxime. Car elle nous fait voir, que quand les affaires semblent désespérées, que la crainte est générale, & la consternation universelle, un seul homme qui est prudent, courageux & intrépide, peut redonner cœur à toute une armée, & même à des peuples entiers, relever les espérances, chasser les ennemis de l'Etat, y rétablir la paix & la tranquillité, & en augmenter la gloire & la puissance.

XXIX.

Ne rien affecter.

Les manières affectées, bien loin de réhausser le lustre de la beauté, en diminuent l'éclat, & donnent aux personnes les mieux faites un air contraint, qui est toujours désagréable. A quoi bon se gêner pour plaire? les graces ne sont pas comme les fleurs qu'on fait naître là où l'on veut; c'est la nature qui les donne, & l'on ne les peut avoir malgré elle. Comme les yeux de l'esprit sont plus fins & plus délicats que ceux du corps, la moindre aparence d'affectation les blesse, & rien ne leur plait tant que ce qui paroît simple, aisé, naturel, & sans artifice. Il faut suivre son génie,
&

& ne jamais s'en écarter. C'est ce qui fait le plaisir qu'on trouve dans le commerce des honnêtes gens. Les uns ont pour partage la solidité du jugement: les autres, la beauté de l'esprit: il y en a qu'on aime à cause de la douceur de leurs mœurs: d'autres plaisent par leur vivacité & par leur enjouement. Si ceux qui ont ces belles qualités, en affectoient d'étrangères, qu'ils croiroient leur convenir mieux, ils se rendroient en quelque sorte ridicules. Que chacun conserve donc le caractère qui lui est naturel, persuadé qu'il cessera de plaire du moment qu'il le quittera pour se revêtir d'un autre. Ce n'est pas, que, si l'on a quelques défauts à l'esprit, ou au corps, il ne soit à propos de les cacher, & de les corriger si l'on peut, du moins ceux de l'esprit: mais on ne doit jamais rechercher des agrémens, que l'on n'a pas naturellement; puisqu'il est certain qu'une personne est d'autant moins aimable, qu'elle tâche avec plus de soin de le paroître. Cette maxime s'étend jusqu'aux vertus, à qui l'affectation fait perdre tous leurs charmes, & tout leur mérite.

XXX.

Connoître le génie du siècle.

Quoique les hommes de tous les tems soient semblables en bien des choses, ils ne laissent pas de différer en beaucoup d'autres: & l'on peut aisément remarquer de la différence entre nos mœurs & celles de nos Ancêtres. Tel ancien Courtisan étoit habile dans le commerce du grand monde, qui maintenant y seroit bien embarrassé. Car il en est de la Cour considérée sous divers régnes, comme des Comédies: l'amour & l'ambition entrent dans toutes les pièces de théâtre, cependant

C 3

les



les intrigues en font différentes; & les Heros ou les Amans n'arrivent pas tous à leurs fins par les mêmes routes. Ainsi l'ambition, l'amour & les autres passions règnent toujours à la Cour: mais on n'y tient pas la même conduite qu'on y tenoit autrefois. Outre que les gens y font aujourd' hui plus habiles & plus fins, on y suit aussi d'autres maximes. Nous devons donc étudier les coutumes, les manières & le génie de notre siècle: non pas pour pouvoir contenter des passions criminelles, mais pour mieux ménager les esprits, pour connoître le tout qu'il faut donner maintenant aux affaires, pour pénétrer les secrets motifs, que peuvent avoir les personnes avec qui nous traitons; enfin pour découvrir, par quelles voies on peut se mettre bien avec tout le monde, & venir à bout de ses desseins.

XXXI.

Savoir s'occuper utilement lorsqu'on est seul.

L'Aversion qu'on sent pour la solitude, est le plus souvent une marque de la petitesse de l'esprit, ou du dérèglement des mœurs. Il y a cependant une infinité de gens qui ne peuvent être seuls une demi-heure sans s'ennuyer: comme ils ne savent à quoi employer le tems, ils s'inquiètent & se chagrinent, la tristesse les fait; & ils sont à charge à eux-mêmes: mais les esprits solides savent mettre à profit tous les momens de leur vie, & ne sont jamais plus utilement occupés que quand ils sont seuls. C'est alors qu'ils forment des projets avantageux, qu'ils entrent dans le détail de leurs affaires, & qu'ils songent aux moyens de servir leurs amis, de se défendre de leurs ennemis,

mis, de réussir dans leurs entreprises, de bien remplir leurs devoirs; enfin c'est alors qu'ils font mille importantes réflexions sur leur conduite & sur celle des autres. Après cela s'il leur reste du tems, ils s'occupent à la lecture des livres qui plaisent, & qui instruisent également: ou ils s'exercent dans quelque art ingénieux & noble, ou ils cultivent celle de toutes les sciences pour laquelle ils ont le plus de talent. L'expérience fait voir, combien il nous est avantageux de profiter ainsi du loisir que nous laissent nos affaires. Pour moi je puis assurer que la pratique de cette maxime est une des choses, qui contribuent le plus à notre bonheur.

XXXII.

Ne point juger des entreprises par les évènements.

LA Fortune peut faire échouer nos desseins les mieux concertés: mais elle ne sauroit nous dérober la gloire d'avoir agi selon les règles de la prudence. Il suffit qu'un habile homme n'ait rien oublié dans ses entreprises: les bons ou les mauvais succès ne doivent ni augmenter, ni diminuer les louanges qu'il mérite. Il est vrai, que la plupart des gens en jugent bien autrement: les évènements heureux ou malheureux sont les seules choses, qui les déterminent à condamner la conduite qu'on a tenue. Incapables qu'ils sont de pénétrer le fond des affaires, ils n'en jugent que par ce qui frappe les sens: mais les personnes judicieuses vont plus loin, instruites par l'expérience, que la fortune romp assez souvent les plus justes mesures; elles savent distinguer ce qui n'est qu'un effet de son caprice, d'avec ce que la prudence a produit ou dirigé; & quelquefois elles

trouvent, qu'on a fait de grandes fautes dans une entreprise, dont le succès a été favorable, en même tems, qu'elles découvrent beaucoup de sagesse dans une autre, qui n'a pas réussi. Cependant celui qui vient heureusement à bout de ce qu'il pretendoit, est loué & estimé, quelque imprudent qu'il puisse être; & celui qui avec toute son adresse & toutes ses précautions, n'a pas été heureux dans l'exécution de ses desseins, est accusé de témérité ou de négligence. Telle est l'injustice de la plupart des hommes; ils aprouvent ce qui doit être condamné, & ils condamnent ce qui devrait être aprouvé. Qu'une censure si mal fondée ne nous fasse pourtant pas perdre courage: mais plutôt, que le témoignage de notre conscience, le jugement avantageux, que portent de nos actions ceux qui sont éclairés & équitables, & plus encore la soumission à la volonté de Dieu, qui ordonne, ou qui permet tout ce qui nous arrive, aient assez de force pour nous soutenir dans les événemens fâcheux.

XXXIII.

Ce que l'on doit à un ami.

COMME il n'y a point d'homme, qui soit parfait, il est hors de doute, que l'on doit supporter les défauts de ses amis, ou renoncer à toute sorte d'amitié. Mais doit-on aussi servir en toutes rencontres les personnes que l'on aime? Cette question me paroit aisée à décider, parce qu'il en a été fait mention en parlant du choix d'un ami. Et en effet, si deux amis sont tels, qu'ils doivent être, & que je les ai représentés, ils ne se demanderont jamais rien l'un à l'autre, qui ne soit juste, & ainsi ils se doivent tout accorder. Que si l'un
des

des deux, changeant de conduite, vouloit exiger de l'autre quelque chose, qui fût contraire à son devoir, il méritoit d'en être refusé, puisqu'il le traiteroit lui-même en ennemi: car ce n'est pas aimer une personne, mais plutôt c'est la haïr que de vouloir lui faire commettre une mauvaise action. Outre ces amis injustes, on en trouve encore de bizarres, qui croient, qu'on est obligé d'être toujours de leur sentiment, & qui sur ce faux principe trouvent mauvais, qu'on s'oppose à leurs caprices. Des gens si peu équitables ne peuvent être de vrais amis. Il faut cependant tâcher de leur faire comprendre, que la complaisance aveugle, qu'ils prétendent qu'on ait pour eux, ne seroit pas raisonnable; & si l'on n'en peut venir à bout, je croi qu'il est à propos de se retirer insensiblement de leur société, & de n'avoir plus pour eux que les égards, que demande la bienfaisance. Mais si l'on a le bonheur de trouver un ami sage & vertueux, on doit être toujours prêt à le servir en toutes choses; à prévenir ses demandes, & même, s'il se peut, ses desirs. Au reste, que chacun évite avec soin de rien exiger de ses amis qui les gêne; qu'il ne leur fasse pas essuyer sa mauvaise humeur, comme font certaines gens qui ignorent les loix de l'amitié. Un honnête homme doit épargner du chagrin à ses amis autant qu'il est possible, & ne travailler qu'à les rendre heureux.

XXXIV.

De l'enjouement, & de l'habitude de plaisanter.

SI le caractère de plaisant & celui de sage ne sont pas incompatibles, ils sont du moins ordinairement

C 5

rement

rement oposés. Le premier marque un génie superficiel, & peu propre aux grandes choses; l'autre au contraire marque un esprit profond, qui méprisant la bagatelle, va au solide, & ne s'attache qu'à ce qui est important. De plus, l'habitude de plaisanter ne me paroît pas convenir à un homme de qualité: laissons aux petites gens le soin de réjouir les compagnies: s'ils parlent agréablement, on leur applaudit; s'ils ne disent que des sottises, on se moque d'eux: tout cela est sans conséquence. Mais ceux qui sont distingués par leur naissance, ou par leur dignité, & s'abaissent, quand ils veulent faire les plaisans, & s'exposent au mépris des personnes qui les écoutent. C'est un emploi trop bas que celui de faire rire les autres, à moins que ce ne soit par occasion, & sans qu'il paroisse, qu'on ait cherché à dire un bon mot. Je ne suis pas cependant si sévère, que je veuille bannir la belle humeur du commerce du grand monde. Qu'on raille, à la bonne heure, mais que ce soit sans choquer personne, & que la raillerie soit noble & fine: qu'on égale la conversation par des traits d'esprit pleins de vivacité & d'enjouement; mais que ces traits d'esprit soient toujours convenables à la dignité de celui qui parle; qu'ils soient justes & délicats, & qu'ils ne blessent jamais ni l'honnêteté, ni la bienfaisance.

XXXV.

Ne rien négliger.

Quelque utile que soit cette maxime dans le commerce du monde, on ne la suit pourtant pas fort exactement. Un jeune homme sur-tout, qui n'aime point à se contraindre, se met peu en peine de la pratiquer; parcequ'il lui en coûteroit quelques réflexions sur sa conduite & sur l'état de
 ses

ses affaires. Mais il ne fait pas, que les fautes où il tombe, en négligeant certains devoirs qui lui paroissent peu essentiels, l'empêcheront peut-être d'obtenir le poste où il aspire. C'est ce qui arriva à Mr. de B---- Il vit avorter un projet, qui ne lui pouvoit être plus avantageux, pour avoir négligé de rendre visite à Mr. le Duc de---- avec qui il avoit à traiter d'une grande charge. On ne sauroit être trop exact & trop circonspect, quand on entreprend des affaires importantes. Un homme sage qui s'y trouve engagé, tâche de tout prévoir, & de tout prévenir. Car il fait qu'un petit obstacle qu'on néglige de lever, soit faute de réflexion, ou parcequ'on le compte pour rien, retarde quelquefois l'exécution d'une entreprise, & même en empêche l'heureux succès.

XXXVI.

De l'usage que l'on doit faire de la faveur des Grands.

LEs Courtisans disgraciés ont beau dire, que leur disgrâce n'est qu'un effet de la malice de leurs ennemis, ou un caprice de la Fortune: Quand on y régarde de près, on trouve presque toujours, qu'elle est l'effet de leur mauvaise conduite. Ils abusent du credit qu'ils ont auprès des Princes, ou des Grands: le moyen après cela qu'ils puissent se maintenir dans leurs bonnes graces? La faveur est un bien assez fragile de lui-même. D'ailleurs, mille gens tâchent de le ravir à ceux qui le possèdent. D'où il suit, que pour se le conserver, ils doivent le ménager avec soin, & ne s'en servir qu'avec beaucoup de précaution & de prudence. Si vous jouissez de ce bien, & que vous ne vouliez pas le perdre, suivez les conseils, que

je vais vous donner: 1) Soyez civil, honnête & modéré; car la fierté & l'humeur altière exciteroient contre vous la haine & l'envie: au lieu que l'honnêteté & la modération feront penser, que vous êtes digne de votre Fortune. 2) Ne demandez jamais rien pour vous, ou au moins, que ce soit rarement. Si le Prince ou le Grand, qui vous favorise, reconnoit, que votre attachement pour lui soit sincère & désintéressé, il vous en estimera davantage, & ses bienfaits n'attendront point vos prières. 3) Ne demandez rien que de juste. 4.) N'employez jamais votre credit que pour des personnes de mérite, & même ne l'employez pas trop souvent. 5.) Que vos demandes soient toujours faites à propos & avec beaucoup de respect & de modestie. 6.) Ayez une véritable reconnoissance des graces qu'on vous accordera, & témoignez par un redoublement de zèle pour le service de votre Maître, ou de votre bienfaiteur, combien vous y êtes sensible. C'est ainsi que vous devez user de la faveur des Grands: & c'est aussi par là que vous les obligerez à vous conserver leur bienveillance.

XXXVII.

Du luxe & de la propreté.

LA propreté est non seulement utile, on peut dire même qu'elle est nécessaire. Outre qu'elle contribue à la santé, elle fait partie de la bienséance, & ainsi il n'est pas permis à un honnête homme de se négliger. Il y a cependant beaucoup de différence entre s'entretenir proprement, & prendre un trop grand soin de sa personne, chacun doit là-dessus demeurer dans de justes bornes, & se régler sur son âge & sur sa condition. **A l'égard**

l'égard d'une autre sorte de propreté, qui consiste dans la manière de s'habiller, j'avoue qu'elle n'est point blâmable, & qu'on peut en cela suivre la mode. Mais faire des dépenses excessives en habits, en ameublemens, en édifices, en festins, en équipages; se piquer d'effacer les autres, & d'égaliser même la magnificence des Princes, c'est un effet de l'orgueil, & une affectation indigne d'un esprit solide. Ceux qui tâchent de se distinguer par des choses si peu dignes qu'on s'y applique, donnent lieu de penser qu'ils cherchent à relever leur peu de mérite par ces dehors éclatans. Quand on connoit la vraie gloire, & qu'on se sent capable de l'aquerir, on méprise ce luxe, qui plait tant au commun des hommes.

XXXVIII.

Avoir le moins qu'on peut d'ennemis.

Vous ne croyez pas, que de petites gens, que vous méprisez & que vous maltraitez, soient à craindre. Vous êtes, dites-vous, si fort au dessus d'eux, que leurs traits ne pourront point s'élever assez haut pour vous blesser. Vous vous trompez: la haine & le désir de se venger sont des passions ingénieuses: elles trouveront, pour se satisfaire, des moyens auxquels vous n'eussiez jamais pensé. Les hommes de la condition la plus basse n'ayant rien à ménager, sont capables de tout entreprendre; & quelque foibles qu'ils soient, il y a toujours du péril à les pousser à bout. Que s'il est quelquefois dangereux d'avoir pour ennemis ceux qui sont au dessous de nous, que sera-ce, si nous attirons la haine de nos égaux, qui sont beaucoup plus en état de nous nuire; ou celle de nos supérieurs qui peuvent nous ruiner entièrement

ment. Il s'ensuit de là, qu'il ne faut choquer personne, & que nous devons nous conduire avec tant de circonspection & de sagesse, que s'il est possible, tout le monde soit content de nous.

XXXIX.

Ne se point décourager.

C'Est le propre d'un petit génie, de perdre courage pour le moindre obstacle qu'il rencontre en son chemin. Un homme qui a du cœur & de l'esprit, ne s'étonne de rien, & trouve toujours quelque ressource. Il tient ferme contre les difficultés qui se présentent, & il les regarde moins comme un sujet de craindre, que comme une occasion de se signaler. C'est alors qu'agissant avec une nouvelle vigueur, & faisant des efforts extraordinaires, il surmonte le plus souvent tout ce qui s'oppose à ses desseins. Les grands hommes ne témoignent jamais plus de courage, que quand tout paroît désespéré: parceque l'expérience leur a appris, que peu de chose fait changer de face aux affaires; & que du moins la hardiesse & la généreuse résolution qu'ils font paroître, les peut tirer de danger, en se faisant craindre à leurs ennemis. Cette fermeté dans les tems difficiles, & dans les mauvais succès est très avantageuse à ceux qui commandent. Elle est principalement nécessaire aux Souverains & aux Généraux d'armée: car s'ils s'étonnent, & qu'ils témoignent de la crainte, tous ceux qui leur obéissent perdent cœur, & se laissent vaincre sans résistance.

XL.

De l'Orgueil.

Pourquoi nous entêter de notre mérite, & nous préférer à tant d'autres qui valent peut-être plus que nous? Nos corps n'ont-ils pas la même origine, & nos ames ne sont-elles pas de même espèce? Au regard des avantages, que nous avons reçeus de la nature, ou de la Fortune, c'est une grande marque de notre foiblesse, s'ils nous rendent plus fiers: car ces biens sont peu de chose en eux-mêmes: ils sont encore moins étant comparés aux biens célestes auxquels la foi nous fait aspirer; ils nous échappent souvent malgré les soins que nous prenons pour les retenir, & un esprit sain les méprise, parcequ'il ne trouve point dans leur possession le bonheur solide qu'il cherche; quand même nous pourrions les posséder sans dégoût, & les conserver sans inquiétude. La vie est si courte, nous jouissons si peu de tems de tous ces avantages, qu'ils ne doivent point nous enorgueillir. Tôt ou tard la mort nous les ravit; elle nous dépouille, pour ainsi parler, de ces habits éclatans, mais empruntés, & par-là elle fait voir, que tous les hommes, considérés dans le fond de leur être, sont également misérables. J'avoue que nous faisons quelquefois des actions qui paroissent dignes de louange: mais comme l'amour propre est presque toujours le principe, qui nous fait agir, nous avons plus sujet de nous humilier du bien, que nous croyons faire, que d'en tirer vanité. Les personnes dont la piété est la plus pure & la plus sincère, qui seules auroient, ce semble, quelque droit de s'estimer plus que les autres, sont celles qui ont le plus d'éloignement pour l'orgueil,
per-

persuadées non seulement, qu'il est l'ennemi capital de toutes les vertus, & qu'il en empoisonne la source, mais qu'il est toujours mal fondé. Enfin ce vice est injuste, parcequ'il fait, que l'on s'attribue la gloire qui n'appartient proprement qu'à Dieu. Il est odieux, parcequ'il nous porte à mépriser tout le monde, & pour tout dire en peu de paroles, il est directement opposé à la vraie humilité qui est la vertu des Saints, & qui nous fait aimer de Dieu & des hommes.

XLI.

Régler sa dépense.

IL est absolument nécessaire de proportionner sa dépense à son revenu, si l'on veut se maintenir avec honneur dans le monde. Quelle estime a-t-on pour des gens, qui dissipent leurs biens, & qui sont toujours assiéges par leurs créanciers? Celui-là se trompe, qui veut passer pour liberal, & qui prétend s'avancer à la Cour par une dépense excessive. Le Prince & ses Ministres jugent aisément qu'un homme qui ne fait pas ménager son bien, ni régler ses affaires domestiques, n'est guères capable de ménager les intérêts de l'Etat, de commander des armées, ou d'établir le bon ordre dans les Provinces. De-là vient que ceux qui dépensent beaucoup au de-là de leur revenu, pour satisfaire quelque passion dominante, comme la chasse, le luxe, la débauche, le jeu, n'obtiennent point d'emploi considérable; ainsi les talens qu'ils peuvent avoir, leur sont inutiles, parcequ'ils n'ont pas occasion de les employer. L'avarice est odieuse sans doute: il n'est point de vice, qui marque plus de bassesse d'ame que celui-là; mais si la prodigalité est moins à blâmer dans son principe, elle

elle est plus à craindre dans ses effets. Il y a pourtant des rencontres où la profusion n'a rien que de louable: Comme lors qu'il s'agit de l'intérêt de la Religion, du bien public, ou du service d'un ami, si l'on excepte de pareilles conjonctures, il faut user d'une sage économie, & retrancher toute dépense superflue: C'est le vrai moyen d'être toujours en état d'avoir les choses nécessaires: de vivre honorablement dans sa condition, & de se soutenir de soi-même.

XLII.

Savoir choisir son monde.

LA plupart des hommes sont pleins d'eux-mêmes, entêtés de leur noblesse, de leur grandeur, de leur science, de leur esprit, & de leurs autres qualités acquises & naturelles. Ils sont aussi d'ordinaire bizarres, emportés, opiniâtres, furbes, médifans, intéressés, envieux, &c. J'avoue que ces défauts se trouvent rarement ensemble; mais peu de personnes sont exemptes de tous. En un mot, le vice est si commun, & la vertu est si rare, que l'homme le plus sociable est obligé de se communiquer à peu de gens. Cependant comme on ne sauroit vivre seul & sans nul commerce, à moins que de renoncer tout-à-fait au monde, *il faut choisir un petit nombre de Personnes de mérite, & former avec elles une société, où règnent la piété, la confiance mutuelle, la sincérité, la politesse, & même, s'il se peut, l'érudition.* Il est mal-aisé d'exprimer combien cette société est douce, & commode. On s'y délassé de la fatigue des grandes affaires; on s'y console de ses disgrâces; on y oublie ses déplaisirs, on y apprend mille bonnes choses:

D

choses: enfin on y passe le tems agréablement, & utilement.

XLIII.

De la raillerie piquante, & de la médifance.

C'*Est un cruel divertissement que celui qu'on prend à la raillerie piquante. Quel fond de malignité ne faut-il point avoir pour se plaire à déchirer par cette sorte de raillerie le cœur de ceux que l'on ataque, & pour s'applaudir de les avoir poussés à bout. Aussi la Religion, l'honnêteté, & la prudence nous obligent de bannir de nos entretiens ces discours empoisonnés, qui non seulement font mauvais en eux-mêmes, mais qui peuvent avoir des suites si dangereuses. Que la médifance n'ait aussi aucune part dans nos conversations. C'est une perfidie de parler mal de nos amis; c'est une pure malice de blâmer ceux qui nous sont indifferens; & c'est une lâcheté de médire de nos ennemis. Outre que les personnes qui jugent bien des choses, n'ajoutent point foi aux paroles d'un esprit satirique; ceux à qui il s'en prend, lui font payer bien cher les bons mots, qu'il n'a dit que pour réjouir une compagnie. Un médifant divertit quelquefois: mais on le craint, & chacun le regarde comme son ennemi particulier; parcequ'on fait bien, que la médifance n'épargne personne, & que la vertu la plus pure n'est pas à couvert de ses traits. La réputation coute tant à aquerir, que c'est une grande injustice de vouloir détruire, sous quelque prétexte que ce soit, un si long & si pénible ouvrage.*

XLIV.

XLIV.

De la sincérité.

Cette vertu est si essentielle aux personnes de qualité, elle est si peu connue dans le tems où nous sommes, qu'il ne sera pas inutile d'en donner ici quelque idée: car je ne pense pas qu'à moins que d'avoir l'esprit gâté par les fausses maximes du siècle, on puisse la connoître sans l'aimer. Disons donc qu'un homme sincère ne se fert jamais de déguisement ni de fourberie pour aller à ses fins: toujours véritable dans ses paroles, il ne peut souffrir les termes ambigus & équivoques, dont on use dans le monde pour surprendre ceux qui agissent avec franchise. Jamais il ne promet plus qu'il ne veut tenir, & il garde religieusement sa parole, quand une fois il l'a donnée. S'il reconnoît qu'on attende de lui plus qu'il ne peut accorder, il explique ses intentions, pour ne pas entretenir les gens dans une vaine espérance. Toutes les vérités qu'il fait, il ne les dit point, & tout ce qu'il pense, il ne le découvre point par la raison que bien souvent la charité & la prudence le défendent. Mais quand elles lui permettent de parler, il déclare nettement sa pensée, & ses amis apprennent de lui, sur ce qui les regarde, la vérité qu'on leur cache par-tout ailleurs: sa vertu brille avec d'autant plus d'éclat qu'il travaille moins à la faire connoître: & comme il est ennemi de toute affectation, ses manières plaisent infiniment, parcequ'elles sont simples & naturelles. Ce n'est pas qu'il se laisse tromper, il prend de justes mesures pour éviter les pièges qu'on lui tend, mais c'est toujours avec les égards nécessaires, & sans rémoigner aucun soupçon. Sa candeur admirable, accompagnée de beaucoup de

sageſſe, lui gagne tous les cœurs, & chacun tâche de lier commerce avec un homme de ce caractère. Une telle ſincérité eſt rare ſans doute, & particulièrement à la Cour. J'ai pourtant connu des perſonnes qui poſſédoient cette belle qualité: auſſi étoit-il impoſſible de les connoître, ſans avoir pour elles, je ne dirai pas ſeulement de l'eſtime, mais même une eſpèce de vénération. Au reſte la diſſimulation, qui tient plus de l'artifice & de la rufe que de la prudence & de la vraie politique, eſt auſſi préjudiciable à un homme, qui prétend établir ſa réputation & ſ'avancer dans le monde, que la ſincérité, telle qu'on vient de la repréſenter, lui eſt avantageuſe.

XLV.

Des Réconciliations.

Ceux qui reſuſent opiniâtrément de ſe reconcilier avec leurs ennemis, témoignent n'avoir guères de Religion, & font bien connoître, que leur naturel approche de celui des bêtes feroces, dont l'aveugle fureur n'eſt ſatisfaite, qu'après qu'elles ont mis en pièces l'animal qui en étoit l'objet. La haine entre rarement dans un bon cœur, & ſ'il arrive qu'elle y entre, elle n'en eſt point certaines diſpoſitions heureuſes, qui le font aiſément conſentir à un accommodement raifonnable. J'avoue pourtant, que ce n'eſt pas ſans peine, que nous pardonnons à ceux qui ont voulu nous ôter la vie, ou l'honneur. Mais après tout, plus il eſt difficile de vaincre notre reſſentiment, plus cette victoire eſt glorieuſe, & marque de grandeur d'ame. Les hommes du commun ne ſont pas capables d'un ſi noble effort. On voit à la vérité des perſonnes, qui ont aſſez d'empire ſur
leurs

leurs passions, pour oublier les injures qu'on leur a faites, & pour se reconcilier sincèrement. Mais il y en a d'autres, qui ne se reconcilient qu'en apparence, & par politique: ils craignent de passer pour impies, s'ils ne le font pas, ou ils n'osent refuser leurs amis qui les pressent de s'accommoder. Cependant ils conservent au fond du cœur autant de haine qu'auparavant, & le même désir de se vanger. Pour ne pas avoir affaire à de telles gens, le meilleur moyen seroit de n'offenser personne: si cependant le mal est fait, & que d'ailleurs nous ayons des preuves que ceux que nous avons outragés, ne se soient pas sincèrement reconciliés avec nous, agissons à leur égard d'une manière extrêmement honnête; tâchons même de leur rendre service, pour les engager à ne nous plus haïr: Mais défions-nous d'eux, sans néanmoins leur témoigner aucune défiance; & considérons-les comme des ennemis, qui ne laisseront pas échapper l'occasion de nous nuire, s'ils peuvent quelque jour la trouver. Pour nous, agissons avec plus de sincérité: accommodons-nous de bonne foi, & de bonne grace sans chicaner sur les formalités. Les petits esprits sont insupportables sur ce chapitre: on a toutes les peines du monde à terminer un différent avec eux, car ils ne sont jamais contens, qu'ils n'aient réglé avec la dernière exactitude le lieu, le tems, les paroles, qu'il faut dire, & jusqu'aux moindres démarches que chacune des parties doit faire en ces occasions. Mais les personnes de mérite, qui savent, en quoi consiste le véritable honneur, ne tombent point dans ce défaut, & en usent d'une manière plus noble & plus généreuse.

XLVI.

N'être point changeant.

Quand une fois nous avons bien commencé une affaire, poussons-la jusqu'au bout, sans nous laisser éblouir par l'éclat de quelque chose de brillant qu'on étale à nos yeux pour nous surprendre. Un concurrent habile, qui nous voit sur le point d'obtenir une place qu'il voudroit lui-même occuper, tâche de nous en faire abandonner la poursuite, soit en nous faisant donner de faux avis pour nous en dégouter, soit en nous faisant proposer par quelqu'un qui se dit notre ami de traiter d'une charge plus considérable. Ne donnons point dans le piège; & préférons toujours un avantage assuré, quoique médiocre, à un poste éclatant, mais incertain. Gardons-nous bien aussi d'imiter certains gens, qui par leur légèreté mettent eux-mêmes obstacle à leur bonheur & à leur Fortune. Inconstans dans leurs projets, ils n'ont pas plutôt embrassé un parti ou une profession, qu'ils songent à en prendre une autre. On ne réussit point dans le monde par une conduite si bizarre; & après tous ces divers changemens, on ne se trouve ni plus satisfait, ni plus avancé que le premier jour. Il faut enfin se fixer; Et lorsqu'on a pris un genre de vie, on doit s'y tenir & travailler à s'y rendre parfait & heureux. Ce n'est pas, que si l'on a d'abord mal choisi, on ne puisse changer d'état ou d'emploi. Mais un homme prudent ne fait jamais cette démarche sans considérer toutes les suites qu'elle peut avoir; & sans être bien sûr, non seulement qu'il n'y a rien à perdre au change, mais qu'il y a même quelque chose à gagner.

XLVII.

XLVII.

*Caractère d'un homme lâche, &
timide.*

UN homme sans cœur, qui cache adroitement sa haine, est plus à craindre que deux ennemis déclarés. Comme il n'ose jamais attaquer personne à découvert, il a recours à la trahison, & à l'artifice; ce qui rend les coups, qu'il porte, très dangereux, parcequ'on ne s'y attend pas, & qu'on ne fait d'où ils viennent. La crainte qui lui fait voir du péril où il n'y en a point, lui persuade en même tems, qu'il faut le prévenir, & l'engage à prendre de ridicules précautions contre des maux imaginaires. Sa timidité qui vient de la foiblesse de son esprit, le rend soupçonneux, & le fait vivre dans une perperuelle défiance: desorte qu'il regarde la plupart des gens comme ses ennemis, quoique le plus souvent on ne pense pas à lui. Il n'a gueres d'amis, ou plutôt, il n'en a point du tout; car apprehendant toujours d'être trompé, il ne s'attache à personne, & n'aime point à rendre service pour peu qu'il y ait à risquer. On le trouve si difficile dans les affaires, qu'il seroit impossible d'en conclure aucune avec lui, si l'on ne lui donne toute sorte de seuretés, lesquelles il prend toujours d'une manière dure & choquante. Ce sont là quelques-uns des mauvais effets, que produisent la lâcheté & la timidité. D'où il est aisé de comprendre, combien il est important d'éviter le commerce des personnes, qui étant nées avec ces défauts, ont négligé de s'en corriger par le secours de la raison, & par les principes de la vertu.

XLVIII.

De la Reconnoissance.

LE plus malhonnête homme ne peut s'empêcher d'avoir de l'estime pour les honnêtes gens, & d'admirer en eux ce qu'il ne pratique pas lui-même. De là vient, que les personnes reconnoissantes sont estimées de tout le monde, sans en excepter les ingrats. Aussi la gratitude est-elle un devoir naturel, & par consequent indispensable. Un bon cœur sent bien la force de cette loi de la nature, & si quelqu'un est véritablement sensible aux bienfaits, c'est toujours une ame noble & généreuse. N'épargnez donc rien pour reconnoître les bons offices qu'on vous a rendus: & si l'occasion, ou le pouvoir de le faire vous manquent, du moins témoignez sincèrement, que vous en avez la volonté. Quand la gratitude ne seroit pas un devoir, elle est toujours avantageuse, car elle attire infailliblement de nouvelles graces à celui qui a feu reconnoître les premières qu'il a receues. Il est vrai, qu'on trouve des gens, qui pour avoir fait plaisir à une personne en des choses peu considerables, veulent exiger d'elle les plus grands services. Quoique cela ne soit pas juste, la générosité vous doit engager en de pareilles rencontres à faire tout ce que demandent de vous ceux qui vous ont obligé les premiers, fondé sur cette belle maxime, qu'en fait de reconnoissance on ne sauroit aller trop loin. Si c'est vous qui avez obligé les autres, ne les en faites jamais souvenir, & ne croyez pas qu'ils vous doivent tout. S'il se peut, n'exigez même rien de ceux qui vous ont obligation. Que si le mauvais état de vos affaires vous force à leur demander quelque grace, faites-le avec tant de modestie & de retenue, qu'il

semble,

semble, que vous ayez oublié les bons offices que vous leur avez rendus. Je ne dirai rien ici contre l'ingratitude, chacun sait qu'elle est aussi odieuse, que la reconnoissance est aimable; & que les ingrats ont toujours passé pour des gens sans honneur.

XLIX.

Eviter les contestations.

LE motif de toutes les disputes doit être la connoissance de la vérité, soit qu'on la cherche soi-même, ou qu'après l'avoir trouvée, on veuille la faire connoître aux autres. Or une vérité contestée est ou indifferente en elle-même, ou contraire aux inclinations de ceux avec qui l'on s'entretient, ou opposée à leurs préjugés. Si cette vérité est indifferente, pourquoi tant disputer? A quoi bon s'échauffer inutilement pour la faire entrer dans leur esprit? n'est il pas plus à propos d'avoir pour eux une complaisance raisonnable, que de leur déplaire par une résistance, qui ne pourroit rien produire d'avantageux? Si la vérité dont on souhaite, qu'ils soient persuadés, est contraire à leurs inclinations, il faut tâcher de la leur faire trouver aimable: & pour y réussir, la douceur & l'honnêteté sont nécessaires; les contestations & la chaleur de la dispute gâteroient tout. Car le cœur veut être gagné, & non pas forcé. C'est une place où l'on n'entre jamais par la brèche. Enfin si la vérité qui est en question, est opposée à leurs préjugés, le moyen de les tirer d'erreur, n'est pas de rejeter leur opinion avec mépris, & de les tourner eux-mêmes en ridicules, ni de parler haut, & d'un air décisif: tout cela revolte les esprits, & les empêche de se rendre à la raison. L'on doit plutôt attaquer ces préjugés adroitement; faire voir

par des raisons solides combien ils sont mal fondés, & ensuite établir sans passion, & avec modestie la vérité du sentiment contraire. C'est ainsi, qu'en usent ceux qui savent vivre, & c'est de cette manière, que les disputes d'érudition sont utiles & agréables. Si l'on trouve des gens opiniâtres, qui se fâchent & qui s'emportent, il est inutile de contester avec eux: cela ne sert qu'à les aggraver davantage. On doit alors se contenter de connoître la vérité, & plaindre ceux qui ferment les yeux à sa lumière.

L.

Etre régulier dans sa conduite.

Celui qui veut être régulier dans sa conduite, & vivre conformément aux règles de la bienfaisance doit traiter les autres, chacun selon sa qualité, & toujours d'une manière honnête. Il doit le respect à ses Supérieurs, l'obéissance à ses Maîtres, la civilité à ses égaux, & un accueil favorable à ses inférieurs. Il faut qu'il traite avec douceur & avec bonté ceux qui lui sont soumis, s'ils s'aquittent fidèlement de leurs obligations; & avec sévérité, s'ils ne le font pas. Qu'il ne se contente point de les avertir de leur devoir, quand ils y manquent, & de les châtier, s'ils méprisent ses avertissemens; mais qu'il soit lui-même extrêmement réglé dans toutes ses actions. Car seroit-il raisonnable de condamner, & de punir sévèrement en autrui des fautes où l'on tomberoit le premier. La voie la plus sûre & la plus facile pour porter les hommes à pratiquer la vertu, c'est le bon exemple. Nous sommes tous obligés de nous le donner les uns aux autres; mais cette obligation regarde en particulier les Princes & les Grands: parceque comme on se fait un honneur

de

de les imiter, ils font régner la vertu ou le vice, selon qu'ils ont de bonnes, ou de mauvaises mœurs.

LI.

Par où l'on peut juger des hommes.

S'il n'y a que les Maîtres de l'art, qui puissent faire, comme il faut, la dissection du corps humain, aussi n'y a-t-il que les personnes les plus éclairées, qui soient capables de faire l'anatomie de l'esprit & du cœur, que l'on prend ici pour les inclinations naturelles. L'amour propre se déguise si adroitement, qu'il faut avoir les yeux bien fins, pour le connoître au travers des apparences de la vertu, sous lesquelles il se cache. Il est donc nécessaire d'y regarder de près pour découvrir ses artifices. En public, il impose aux plus clairvoyans. Ainsi ne jugeons point d'un homme par les choses qu'il fait à la vue de tout le monde: comme il se voit observé, il se fait violence, & n'est pas dans son état naturel; sur-tout dans les actions d'éclat, où chacun travaille à acquérir de la réputation, & prend soin de cacher jusqu'à ses plus petits défauts. C'est dans le particulier que nous devons examiner celui dont nous voulons connoître les mœurs, & les inclinations: alors son esprit se relâche, il suit librement son penchant; & ce qu'il y a de bon & de mauvais en lui, paroît à découvert. Cela cependant ne suffit pas pour juger de son mérite: observons aussi premièrement, s'il est intéressé, car s'il ne l'est pas, c'est une preuve qu'il a le cœur noble. Examinons en second lieu, s'il s'aquite des obligations de son état: car s'il est ainsi, c'est une marque qu'il a l'esprit solide. Mais si nous nous apercevons, qu'il soit intéressé, & qu'il néglige de remplir ses devoirs, quelque belles qualités

gés qu'il puisse avoir d'ailleurs, il est indigne de notre amitié, & de notre estime. C'est encore un bon moyen pour connoître les gens, que de considérer l'usage qu'ils font de la bonne & de la mauvaise Fortune.

LII.

*De l'usage de l'une, & de l'autre
Fortune.*

L'usage, que fait un homme de la bonne & de la mauvaise Fortune, montre quel est son génie, & nous apprend, quels sont les sentimens qu'on doit avoir pour lui. Si la prospérité le rend fier & orgueilleux, ou que l'aversité l'afflige extrêmement, & lui fasse perdre courage, il a l'esprit petit & l'ame basse: au contraire, s'il est ferme & constant dans les malheurs qui lui arrivent, ou que les faveurs de la Fortune ne lui fassent rien perdre de sa bonté, de sa moderation, de son honnêteté, & de ses autres vertus; on peut dire qu'il a le cœur noble, & l'esprit élevé. En effet, sans ces deux grandes qualités, on ne peut témoigner dans les diverses conjonctures, où l'on se rencontre, cette fermeté & cette égalité d'ame, qui marquent l'empire absolu qu'on a sur ses passions. Pour pouvoir suivre dans l'occasion le peu d'exemples, qui se trouvent d'une vertu si solide, faisons souvent réflexion que les biens de cette vie sont si peu de chose, qu'ils ne doivent point flater notre orgueil, & que les peines qu'on y souffre, passent si vite, qu'elles ne doivent pas nous abattre. Considerons aussi, quel est l'excès de bonheur & de gloire qui nous est destiné, si nous faisons des biens & des maux temporels l'usage que nous en devons

devons faire. Persuadés de ces vérités importantes, regardons en Philosophes Chrétiens les divers changemens de notre Fortune: soit dans l'abaissement, ou dans l'élevation, conservons une humeur toujours égale, & tenons une conduite toujours uniforme. Montrons enfin que nous sommes également capables, & de soutenir le poids de la grandeur, & de supporter constamment les disgrâces.

LIII.

Des lettres de créance, des blanc-signés, certificats de service.

DANS le tems où nous sommes, l'on doit prendre de grandes précautions pour ne pas être la dupe des fourbes & des hypocrites: car les personnes même, que nous croyons nous être les plus devouées, sont quelquefois les premières à nous tromper. C'est pour cette raison, qu'il faut être bien assuré de la probité de ceux à qui l'on donne des Lettres de créance. Je croi même, que quand il est nécessaire de donner ces sortes de lettres, on doit toujours les accompagner d'instructions claires, précises, & qui descendent dans un grand détail, afin que ceux que l'on a chargé de conduire une affaire, ne puissent se couvrir d'aucun prétexte, si pour leur intérêt particulier ils osent faire quelque fausse démarche dans le cours de la negociation. Quant aux blanc-signés, je ne voudrois jamais en confier à personne; Et quiconque fera réflexion, que par là on met sa liberté, son honneur, & sa vie entre les mains d'autrui, se gardera bien d'exposer tout ce qu'il a au monde de plus précieux sur une chose si facile à égarer, & dont un méchant homme peut faire si aisément un mauvais usage. Il ne faut aussi donner

ner

ner à qui que ce soit des certificats de service & de bonne conduite, quand on n'a pas des preuves de ce que l'on avance. De pareils témoignages sont injustes, lorsqu'ils sont rendus sans connoissance de cause, parcequ'ils font avoir des récompenses à ceux qui n'en méritent pas. Outre que s'il arrive ensuite, que ces gens là abusent des graces qu'ils ont receues du Prince, on a regret, mais trop tard, d'avoir contribué à les leur faire obtenir, sans être assuré qu'ils en étoient dignes.

LIV.

De la curiosité.

LA curiosité est louable, lorsqu'elle tend à la connoissance de ce qui est utile & honnête : mais elle est de dangereuse consequence, quand elle nous mene trop loin, & qu'elle ne nous fait rechercher que des choses mauvaises ou inutiles. Soyons curieux de ce qui regarde la perfection de notre état; instruisons-nous à fond de tous nos devoirs; servons-nous de tout ce que nous avons d'esprit pour les bien connoitre, & pour exceller dans la profession que nous avons embrassée: rien n'est plus avantageux, que d'être habile chacun dans son métier. C'est par là qu'aujourd'hui l'on se distingue, & que l'on peut espérer de s'avancer en peu de tems. Celui qui par une vaine curiosité, ou pour avoir la réputation d'être universel, veut s'appliquer à trop de choses, n'en fait jamais bien aucune, & ne recueille pour fruit de son travail & de ses longues études, qu'une connoissance superficielle de diverses matières, qui souvent n'ont nul rapport à sa condition. Ne pourra-t-on jamais persuader aux hommes de ne s'attacher qu'au solide? Cet Abbé qui devoit étudier sans cesse

l'Ecri-

L'écriture sainte, pour y apprendre une science toute divine, s'est infatué de l'Astrologie judiciaire, & il passe les jours & les nuits à consulter des Ephemerides, & à chercher les divers aspects des Planètes pour tirer des horoscopes. Quelle folie, de prétendre pénétrer dans l'avenir par le secours d'un art, qui n'est appuyé que sur les vaines imaginations de quelques anciens fanatiques! Les Astrologues les plus fameux avouent qu'ils n'ont point d'autre principe que l'expérience, & cependant c'est l'expérience même qui les condamne, puisqu'elle dément presque toujours leurs chimeriques prédictions. Ce Mathematicien se morfond pour trouver la quadrature du cercle, ou le mouvement perpetuel, au lieu d'employer son tems à perfectionner les parties des Mathematiques, qui sont le fondement de plusieurs arts nécessaires à la vie humaine. Ce Chymiste, qui pouvoit servir le public en s'atachant à ce qu'il y a d'utile dans sa profession, s'est mis en tête de chercher la pierre philosophale, & il ne songe à autre chose qu'à réussir dans le *grand œuvre*, se flatant de changer bientôt tout en or, comme le Midas de la fable. Etrange entêtement des hommes, qui leur fait rechercher avec tant de soin & de fatigue des choses que Dieu leur a voulu cacher! Criminelle curiosité qui les porte à dissiper leurs biens, à négliger leurs principaux devoirs, & à consumer inutilement une vie, dont chaque moment devoit être si utilement employé.

LV.

Eviter le commerce des libertins & des esprits foibles.

LA parole soutenue de l'exemple a tant de force, qu'il est très difficile de résister à l'impression qu'elle fait sur nous. C'est pourquoi il est important d'éviter le commerce de ceux qui vivent dans le dérèglement, & qui font profession de libertinage. Outre que les liaisons que nous aurions avec eux, ruineroient notre réputation; leurs discours impies, leurs fausses maximes, & leurs mauvais exemples ne manqueroient pas d'alterer d'abord nos meilleures inclinations, de corrompre insensiblement notre cœur, & de nous précipiter ensuite dans les malheurs où tombent le plus souvent ces sortes de gens. C'est encore une des règles de la prudence, de n'entrer jamais en société avec les esprits foibles & timides, qui sont presque tous scrupuleux & superstitieux. Comme leur maladie est contagieuse, le commerce que l'on a avec eux fait naître des scrupules & des doutes qui partagent l'esprit, & l'empêchent de faire un juste discernement des choses. Ces doutes & ces scrupules nous causent aussi des craintes frivoles, qui toutes vaines qu'elles sont, ne laissent pas de nous troubler & de nous ôter la liberté d'esprit, & la tranquillité de cœur, sans lesquelles on ne peut ni connoître quel est le meilleur parti, ni l'embrasser avec confiance.

LVI.

N'user de finesse que par nécessité.

LOrs qu'il n'y a point de raison solide qui nous oblige à dissimuler, ce doit être une loi pour nous,

nous, d'agir avec franchise. A quoi bon faire toujours le fin; affecter de parler d'une manière enveloppée; & tenir une conduite mystérieuse hors de saison? Cela ne sert qu'à donner de la défiance aux autres. D'où il arrive, que quand la finesse est nécessaire à celui qui en use ordinairement, elle lui devient inutile, parcequ'on est en garde contre ses artifices. Les desseins d'un homme qui passe pour dissimulé, sont les plus faciles à déconcerter: car comme on se défie de lui, & qu'on l'observe avec soin, on ne manque guères de rompre toutes ses mesures. Je ne parle point ici de cette finesse, qui n'a pour but que de surprendre & de tromper: chacun fait qu'elle est criminelle. Je parle de celle qui n'a rien de mauvais en soi; & je dis que toute innocente qu'elle est, il ne faut l'employer que rarement & par nécessité. La règle générale qu'on peut donner là-dessus, c'est qu'il ne faut pas user de finesse pour tromper personne, mais seulement pour s'empêcher d'être trompé.

LVII.

De la mort d'un Ami.

CEst une douleur bien sensible que celle qu'on ressent, quand on perd un homme de mérite qu'on aime, & dont on est sincèrement aimé. Une telle perte est d'autant plus grande, qu'elle est plus difficile à réparer: & il faudroit avoir la fermeté, ou plutôt la dureté d'un Stoïque, pour n'en être pas vivement touché. Quoique cette douleur soit juste, il faut cependant tâcher d'en adoucir l'amertume par le secours de la foi & de la raison: & considérer qu'en ces occasions il ne suffit pas de verser des larmes pour remplir les devoirs de la véritable amitié. On doit de plus conserver chère-
E rement

rement le souvenir de son ami; honorer sa mémoire; exécuter fidèlement ses dernières volontés; & assister sa famille, si elle a besoin de secours.

LVIII.

A la Cour la défiance est nécessaire.

LA cour doit être considérée comme un pais ennemi, où mille pièges sont tendus pour nous surprendre. C'est là où les gens ont le plus d'honnêteté, & le moins de sincérité. Défions-nous de leurs caresses artificieuses, & de leurs fausses confidences; & souvenons-nous que leur maxime la plus commune est de faire paroître au dehors tout autre chose que ce qu'ils ont dans l'ame. *Tel vous sourit & vous témoigne de l'affection, qui ne cherche que l'occasion de vous perdre.* Pour n'être pas la dupe de ces faux amis, un Courtisan habile cache également ses desseins & ses pensées, particulièrement sur ce qui regarde la conduite des Grands: Ses desseins, afin que ses rivaux ne puissent le prévenir; & ses sentimens, de peur que ses ennemis ne les interprètent mal, & ne lui en fassent une affaire auprès de ceux qui sont en état de lui nuire. On dira sans doute qu'il est pénible d'être toujours sur ses gardes, ou sur le qui vive, & de se défier des personnes que l'on est obligé de voir tous les jours. J'en demeure d'accord: mais à la Cour ces précautions sont d'une nécessité indispensable. Et après tout il vaut mieux être circonspect & réservé dans ses actions & dans ses paroles, au hazard de se gêner un peu, que de s'exposer à être trahi en découvrant son cœur à des gens, de la fidélité desquels on n'a point de marque certaine. Je n'approuve pourtant pas une défiance si générale, qu'elle ne souffre nulle exception.

tion. J'avoue qu'on peut prendre confiance en un ami sage, & d'une vertu éprouvée, mais jusqu'à ce qu'on ait eu le bonheur de trouver un pareil ami, le moyen le plus seur pour n'être pas trompé, c'est de ne se fier à personne.

LIX.

Des passions dans ceux qui sont avancés en âge.

C

Hacun plaît d'autant plus, que ses manières ont de raport à sa condition & à son âge. Ainsi l'air grand & majestueux nous plaît dans un Monarque; la gravité dans un Magistrat; la mine haute & fière dans un Général d'armée. De même nous aimons à voir de la gaieté dans un jeune homme; du sérieux dans un vieillard. Au contraire une personne est d'autant plus désagréable qu'elle s'éloigne du caractère qui lui est propre. De là vient qu'on ne peut souffrir dans un vieillard les passions des jeunes gens: mais c'est l'amour principalement qui rend ridicule un homme avancé en âge. En effet, quelle plus grotesque figure, que celle d'un vieillard galand & passionné; Et le moyen de s'empêcher de rire, quand on lui voit faire un personnage qui lui convient si peu? C'est un grand malheur de perdre en peu de jours tout ce qu'on avoit aquis d'honneur & de gloire pendant une longue vie. C'est pourtant ce qui arrive aux vieilles gens, qui veulent vivre comme ils faisoient pendant leur jeunesse; & qui ne sont ni plus sages, ni plus maîtres d'eux mêmes à soixante ans, qu'ils l'étoient à dix-huit.

LX.

Des Avis.

Limporte beaucoup à ceux qui occupent les premières places, d'écouter les avis qu'on veut leur donner, & de suspendre leur jugement jusqu'à ce que la vérité soit éclaircie. Comme on découvre bien des choses par cette voie, il est de la prudence d'un Ministre, d'un Général d'armée, d'un Gouverneur de Place, &c. d'admettre les donneurs d'avis, & de les récompenser libéralement, s'ils vérifient ce qu'ils ont avancé. Mais si pour donner bonne opinion de leur esprit & de leur adresse à démêler une intrigue, ils font de faux rapports, & que par haine, ou par envie ils osent même imposer des crimes à des gens d'honneur & de probité, ils méritent d'être sévèrement punis comme des calomnieurs, dont les artifices peuvent avoir des suites dangereuses, & pour l'Etat, & pour ceux qui s'y laisseroient surprendre.

LXI.

Devoirs des personnes élevées en dignité.

Les hautes dignités demandent tant de soin, de travail, de vigilance, & d'application, que ce sont plutôt d'illustres esclaves, que des postes où l'on puisse vivre au gré de ses desirs. Mais c'est une vérité dont les Grands ne se laissent pas aisément persuader. Qui leur diroit que plus on est élevé au-dessus des autres, moins on est libre en un sens, & plus on a de devoirs à remplir, de précautions à prendre, & de mesures à garder, leur parleroit un langage inconnu & barbare. Ils
n'envi-

n'envisagent dans les grands emplois que les honneurs qu'on y reçoit, & le pouvoir qu'ils donnent sans jamais penser aux obligations & aux soins qui y sont nécessairement attachés. Il s'en trouveroit peu qui osassent aspirer aux premières Charges, s'ils considéroient combien il est difficile de s'en acquiter dignement. Ce n'est pas assez pour celui qui en est revêtu d'avoir les plus beaux talents de l'esprit, si les plus nobles inclinations du cœur ne les accompagnent, & n'en règlent l'usage: presque toutes les vertus lui sont encore nécessaires, particulièrement la piété, la prudence, & la modération. Il est obligé d'être réglé dans ses mœurs & dans toute sa conduite, pour donner du crédit à la vertu; d'avoir un grand zèle pour le bien de l'Etat, & pour les intérêts de la Religion; de contribuer autant qu'il peut au soulagement des misères publiques & particulières; de punir le vice avec sévérité; de récompenser libéralement le mérite; d'avoir l'équité pour unique règle de ses actions, d'être appliqué, vigilant, infatigable: En un mot, de sacrifier son repos pour le service de son Roi & de sa patrie. Ceux que le Prince a établis pour rendre la Justice à ses peuples, pour commander ses Armées, ou pour gouverner ses Provinces, sont indispensablement obligés d'accomplir tous ces devoirs. Ce n'est aussi que par-là qu'ils peuvent éviter les disgrâces, se maintenir avec dignité, & mériter une gloire solide.

LXII.

Ne se bâter pas de répondre dans les affaires importantes.

C'Est une témérité de dangereuse conséquence que de répondre sur le champ dans les impor-

tantes affaires, à moins que d'avoir une longue expérience soutenue par une vaste capacité. Et quand même on auroit ces deux grands avantages, je crois que si l'occasion le peut permettre, il faut prendre du tems pour méditer la réponse qu'on doit faire à ce qui est proposé. Que par un orgueil criminel on ne se pique point alors de faire paroître la grandeur, & la facilité de son esprit en expédiant trop à la hâte ce qui mérite d'être examiné à loisir. En ces rencontres on ne fait point de fautes légères, surtout quand il y va de l'intérêt de l'Etat.

LXIII.

Ne point protéger les méchans.

Rien n'est si beau que de faire du bien à tout le monde sans en excepter nos plus grands ennemis. Il n'y a que les méchans qu'il ne faut jamais soutenir. Ce seroit se déclarer protecteur du vice, & renoncer par conséquent à la qualité d'homme d'honneur. Un Ministre qui donne aux méchans du crédit & de l'autorité, en les avançant dans les charges, se rend responsable de tous les crimes qu'ils peuvent commettre, en abusant de leur pouvoir. Et outre que Dieu châtiara ce Ministre injuste & infidèle, le Prince a droit de le punir de ce qu'il a confié son autorité à des sujets indignes, qui selon toutes les apparences en feroient un mauvais usage.

LXIV.

Comment on doit se comporter envers les ingrats.

Que le déplaisir d'avoir trouvé des ingrats ne nous

nous porte jamais à les blâmer. Les reproches & les plaintes ne sont pas propres à leur faire reconnoître leur faute. Au contraire, s'ils se voient décriés par nos discours, l'indifférence qu'ils avoient pour nous, se change en haine, & ils ne gardent plus de mesures avec nous. Le moyen de les faire rentrer en eux-mêmes, c'est de les traiter avec la même honnêteté qu'auparavant, sans leur témoigner aucun ressentiment de leur ingratitude. Cette modération les charme: elle les fait bien-tôt repentir de n'avoir eu aucun égard pour des personnes qui en usent si bien avec eux: & enfin elle les oblige à changer de conduite. Ne vaut-il pas mieux gagner ainsi les gens par une bonté qui les touche d'autant plus qu'ils sentent bien qu'ils en sont indignes, que de les irriter par nos reproches, par nos froideurs, ou par une fierté dédaigneuse, qui les rend nos ennemis.

LXV.

Ce qu'il faut observer dans les grandes entreprises.

DANS les grands desseins il s'agit souvent de tout gagner, ou de tout perdre. Comme les suites en sont très dangereuses, s'ils n'ont pas un heureux succès, on doit prendre beaucoup de précautions avant que de s'y engager. Il est certain d'abord qu'on n'en doit jamais former aucun qui soit important, à moins qu'on ne soit capable de le bien conduire, & d'en venir heureusement à bout. Pour cela le génie seul ne suffit pas; l'application, la fermeté & la diligence dans l'exécution sont encore nécessaires. Il faut de plus, que ceux qu'on choisit pour être aidés dans les grandes entreprises, aient du jugement & du courage. Car

s'ils manquent de jugement ; le moindre obstacle les arrête ; les difficultés qui se présentent, les embarrassent, & les rebutent. Et s'ils n'ont pas de cœur, la vue du péril les étonne ; la tête leur tourne ; & on a le déplaisir d'échouer par sa faute. Ceux avec qui on se lie en ces rencontres, doivent aussi être gens d'honneur. Je sai qu'il n'y a rien à craindre des personnes de ce caractère, & qu'elles sont assez engagées quand elles ont donné leur parole. Cependant à cause de l'importance des affaires dont il s'agit ; de l'inconstance des hommes, dans le choix desquels on se trompe si aisément ; & des accidens que l'on voit souvent arriver, je croi qu'il est nécessaire pour la sécurité commune, de mettre par écrit les choses dont on convient avec ces personnes, & les résolutions que l'on prend de concert ; & même de les exprimer en des termes si clairs, qu'ils ne donnent point de lieu à l'équivoque. Si les choses ne réussissent pas, & que l'on soit trahi ou abandonné, ces sortes d'écrits servent à justifier la conduite qu'on a tenue : ils font voir qu'on n'a point eu de part aux fautes des autres, & que c'est à eux seuls que le mauvais succès des affaires doit être imputé, ou parce qu'ils ont manqué de cœur dans le danger ; ou parceque voulant suivre leurs caprices, ils n'ont pas exécuté ce qui avoit été résolu. Le secret n'est pas moins important dans les grands desseins, que les choses dont je viens de parler. C'est ce qu'on va faire voir dans la maxime suivante.

XLVI.

Du Secret.

Les plus grands Politiques travailleroient inutilement, si le secret n'étoit gardé dans leur conseil. En effet, les entreprises les mieux con-

cer-

certées ne réussissent point pour l'ordinaire, quand ceux qui ont l'interêt de s'y opposer, les découvrent. Quelque justes que soient les mesures que l'on prend, ils les rompent toutes, & vont au devant de tous les desseins que l'on forme contre eux. C'est principalement à la Cour qu'on doit être en quelque sorte impénétrable: les esprits y sont si subtils, qu'il ne faut qu'un geste, qu'un mot, qu'un regard, pour leur faire connaître ce qu'on ne voudroit pas qu'ils seussent. Combien de projets voit-on avorter, parce que ceux qui devoient cacher leurs intentions avec le plus de soin, se laissent pénétrer par des gens plus fins qu'eux. Il y a même des personnes, qui faute de jugement ou d'expérience découvrent leurs desseins au premier venu, sans considérer à quoi leur ingénuité les expose. En vérité on trouve si peu de fidélité parmi les hommes, qu'on ne sauroit trop les examiner, & les éprouver avant que de s'ouvrir à eux. Ils demeurent pourtant tous d'accord que chacun est obligé de garder le secret dont on lui a fait confidence, & que c'est un dépôt sacré auquel on ne doit jamais toucher. Mais où est celui qui observe exactement cette loi, ou plutôt qui ne la viole, s'il espere trouver son compte dans cette infidélité; Quand je dis que le secret est une chose inviolable & sacrée, je ne prétends pas néanmoins que cette proposition soit universelle, & que cette règle n'ait point d'exceptions. Car si par exemple un ami après m'avoir fait promettre que je ne le découvrirai point, me fait confidence d'une entreprise criminelle, où il s'est engagé, je dois, il est vrai, faire tous mes efforts pour l'en détourner; mais si je n'en puis venir à bout, & que je n'aie point d'autre moyen pour l'empêcher d'exécuter la résolution qu'il a

E 5 prise,

prise, il m'est permis de reveler son secret. La raison de cela, c'est qu'en l'assurant que je ne découvrois à personne ce qu'il vouloit me confier, j'ai crû qu'il étoit incapable de rien faire qui fût indigne d'un honnête homme; ainsi je n'ai prétendu m'engager à garder le silence, qu'en supposant qu'il n'avoit aucun mauvais dessein à me communiquer. D'ailleurs, il est certain que toute promesse faite contre un premier devoir, est nulle. Or si j'ai promis de ne point déclarer un dessein criminel, cette promesse est oposée à l'un de mes premiers devoirs; puis qu'elle est contraire à cette loi de la nature si utile & si juste qui oblige tous les hommes de s'oposer, quand ils le peuvent, au progrès du mal, & d'empêcher qu'on ne commette de mauvaises actions; cette promesse est donc nulle, & je ne dois point la tenir. On peut voir par-là, & par les exemples qu'on trouve dans l'Histoire, qu'il est périlleux d'être le dépositaire du secret d'autrui, & sur-tout de celui des Grands, où l'interêt de l'Etat se trouve quelquefois mêlé. C'est pourquoi tout homme sage doit éviter autant qu'il peut, d'avoir part au secret des autres. Ce n'est pas qu'il faille rejeter la confiance qu'un véritable ami nous témoigne en nous ouvrant son cœur. Comme je suppose cet ami sage & vertueux, il ne nous découvrira jamais rien que nos premiers devoirs nous obligent à reveler. Alors la loi du secret aura toute sa force, & il faudra plutôt tout perdre, que de la violer.

De l'esperance & du desespoir.

LEs hommes qui ne devoient suivre que les lumières d'une raison éclairée, ne jugent ordinairement des choses que selon leur humeur & leur temperament. Ainsi les présomptueux accoutumés à se flater, se persuadent fortement qu'ils obtiendront tout ce qu'ils desirerent : & les timides qui se desient d'eux-mêmes & des autres, desespèrent presque toujours de réussir dans leurs entreprises. Evitons avec soin ces extrémités dangereuses : car le desespoir & la trop grande confiance font également négliger les moyens d'avoir un heureux succès. L'expérience ne nous apprend-elle pas aussi qu'il arrive souvent tout le contraire de ce que l'on s'étoit imaginé. D'où il s'enfuit que bien des gens trompés par une vaine esperance, ou troublés par une crainte mal fondée se réjouissent, ou se chagrinent par avance fort mal à propos. Ces raisons devoient, ce me semble, nous persuader qu'après avoir fait tout ce que la prudence veut que l'on fasse pour venir à bout d'une affaire, nous devons demeurer, autant qu'il est possible, dans une grande tranquillité sans jamais nous abandonner ni à la crainte, ni à l'esperance, ni au desespoir. En sorte néanmoins que ne négligeant rien de ce qui peut faire réussir nos desseins, nous prenions en même tems les précautions nécessaires pour prévenir les suites fâcheuses qu'ils peuvent avoir, supposé que le succès n'en soit pas favorable. Si nous suivions cette maxime, le bien qui nous arriveroit, seroit d'autant plus agréable, que nous l'auroions moins attendu ; & le mal seroit
moins

moins grand & moins sensible, à cause du soin que nous aurions eu de nous y préparer.

LXVIII.

Soutenir les intérêts de la vertu.

LA vertu opprimée est un objet qui touche sensiblement un homme généreux; & qui lui fait employer tout ce qu'il a de crédit pour soutenir les intérêts des foibles qu'on veut injustement détruire; mais cette générosité est bien rare dans ce siècle. On voit, sans s'émouvoir, le vice triomphant, s'élever par ses artifices sur les ruines de la vertu; & les personnes même qui pourroient facilement l'en empêcher, n'osent s'opposer à cette injustice. Cependant il me semble que, quoi qu'il en puisse arriver, nous sommes obligés d'avertir secrètement ceux qui ont l'autorité en main, des fourberies dont on se sert pour opprimer l'innocence, ou de nous en déclarer nous-mêmes les protecteurs, si nous avons assez de pouvoir pour la défendre. Une action si hardie nous fera sans doute des ennemis. Mais il n'importe: les gens de bien prendront notre parti en cette occasion. Et après tout quand il y auroit beaucoup à risquer, le pourrions-nous faire pour une meilleure cause que pour celle de la vertu?

LXIX.

De l'irrésolution.

CEux qui n'ont point d'objet arrêté, & qui sont toujours incertains de ce qu'ils doivent entreprendre, errent dans le monde à peu près comme des voyageurs errent dans un bois, dont ils ne savent pas les routes. Il faut travailler de bonne heure

heure à bien connoître les divers états de la société civile, & embrasser ensuite celui que nous jugeons nous être le plus propre. On se trouve quelquefois à la fin de sa vie avant que d'avoir pensé à quoi on doit l'employer. Cependant elle est si courte cette vie, & le tems est si précieux, que c'est un grand mal d'en perdre une partie considérable en demeurant dans l'incertitude de la profession qu'il faut choisir. Il y a une autre sorte d'incertitude, ou plutôt d'irrésolution, qui n'est pas tout à fait si préjudiciable: mais qui ne laisse pas de nuire beaucoup: elle consiste à ne savoir à quoi se résoudre dans les affaires & dans les divers accidens qui arrivent; à délibérer vainement quand le tems presse, & qu'il faut promptement se déterminer. Je sai qu'il est très utile d'examiner les choses avant que de rien entreprendre: mais quand il y a lieu de craindre qu'on ne laisse échaper l'occasion d'exécuter un dessein, & dans toute autre rencontre où le succès dépend de la diligence, c'est une grande faute de consumer en de longues délibérations le tems qui est nécessaire pour agir. Les esprits foibles & timides ont ce défaut: aussi ils ne sont nullement propres aux grandes affaires, qui se ruinent souvent par la lenteur, & qui demandent en ceux qui en ont le maniment, un grand courage, soutenu par un jugement décisif & solide.

LXX.

*N'être point précipité dans ses
jugemens.*

D'Où vient que les hommes sont remplis d'erreurs sur toutes sortes de matières? D'où vient

vient qu'il y en a tant qui se conduisent par de faux principes ? C'est qu'ils ne veulent pas se donner la peine de rechercher la vérité dans les choses de simple spéculation ; & d'examiner quel est le meilleur parti dans celles de pratique. La justice & la vérité ne se présentent pas d'abord à l'esprit : les nuages que forment les passions , & les préjugés nous empêchent d'apercevoir distinctement ce qui est vrai , & ce qui est juste ; & ce n'est souvent qu'après une exacte & une longue recherche que nous avons le plaisir de le bien connoître. Les plus habiles gens se trompent quelquefois malgré toutes leurs réflexions ; que fera-ce donc des petits génies qui n'aprofondissent rien , & qui ne font que voltiger , pour ainsi dire , sur la surface des choses. Il nous est de la dernière importance d'éviter la précipitation dans nos jugemens : elle est la source des hérésies & des cabales ; elle produit les querelles & les factions , qui divisent les esprits , & troublent le repos des peuples. C'est aussi cette précipitation & la malignité de notre cœur qui nous portent à donner une mauvaise interpretation aux actions des autres , contre cette maxime fondée sur la loi naturelle , qu'on doit prendre en bonne part tout ce qui peut y être pris. D'ailleurs l'entêtement & l'opiniâtreté , vices également dangereux dans la Morale , & dans les affaires civiles , sont les suites ordinaires de la précipitation dont je parle. Evitons-la donc avec soin. Et puisque le Ciel nous a donné la raison pour guide , ne jugeons de rien que par ses lumières , & ne suivons jamais dans notre conduite les mouvemens impétueux de nos passions ; lesquelles nous faisant prendre un parti trop à la hâte , nous reduisent à la fâcheuse nécessité de manquer à notre parole , ou à notre devoir.

L'esprit

L'esprit le plus sublime tombe dans l'erreur, s'il va trop vite: au lieu qu'un génie médiocre, qui examine les choses de près & à loisir, aperçoit ce qui avoit échappé à des yeux plus clairvoyans, mais moins attentifs.

LXXI.

Comment il faut agir avec ceux qui nous ont aidé en quelque affaire.

Lorsque deux ou plusieurs personnes ont entrepris de concert une affaire, & qu'elles ont toutes contribué à la faire réussir, celui qui s'en attribue à lui seul le profit & la gloire, a bien peu d'honneur & d'équité. Eh quoi? n'est-il pas juste que ceux qui ont partagé avec nous les fatigues, & les périls d'une entreprise, aient aussi part aux avantages qui en reviennent. Un homme qui dans ces rencontres ose se vanter faussement que toute la gloire d'un heureux succès lui est due, perd par sa vanité beaucoup plus qu'il ne veut gagner: car outre qu'il s'atire moins d'estime que de mépris en se louant soi-même, les plaintes que font de son orgueil, & de sa mauvaise foi ceux qui l'ont utilement aidé, & desquels cependant il tâche de rabaisser les services, afin que les siens en paroissent plus importans, le décrient si fort dans le monde qu'il ne trouve plus personne qui veuille le seconder dans ses desseins. Au contraire on se fait un plaisir d'aider & de servir ceux qui sans jamais parler de ce qu'ils ont fait, attribuent tout le succès de leurs entreprises à la valeur ou à la bonne conduite des autres: & leur extrême modestie, bien loin de diminuer l'éclat de leurs belles actions, en relève davantage le mérite.

LXXII.

LXXII.

Des accidens impreuvs.

Il arrive quelquefois qu'un accident impreu
rompt les méfures les plus justes, & met un ob-
ftacle presque infurmontable à l'exécution des des-
feins les mieux concertés. Il n'est pas possible de
donner des règles précifés de ce qu'on doit faire
en ces occasions: cela depend de la situation où
se trouvent alors les esprits & les chofes. Je dirai
feulement qu'on doit déliberer auffi long-tems
que les affaires le peuvent permettre; & qu'après
cela il faut que ce qui aura paru le plus avanta-
geux foit exécuté hardiment, & avec autant de
confiance que fi l'on avoit tout examiné plus à
loisir. C'est en de pareilles conjonctures qu'un
grand courage est de faifon. C'est alors qu'on re-
connoit clairement quel est le génie de celui qui
a la conduite de l'entreprise. Heureux fi par fon
habileté il fait trouver de bons expédiens; & fi
confervant un grand fang froid au milieu du pé-
ril, ou de l'embaras des affaires, il donne ordre
à tout avec cette merveilleufe présence d'esprit
qu'on a tant admirée dans les grands hommes!

LXXIII.

*Des bienfaits, des recompenses, & de la
distribution des emplois.*

Quand ceux qui gouvernent, n'accordent les
graces, & ne distribuent les emplois que par
faveur, c'est un grand mal pour le Royaume, dont
ils ont l'adminiftration. Cela rebute les gens de
mérite qui sentent bien qu'on leur ravit en quel-
que forte ce que l'on donne aux autres: & comme
les

les principales Charges se trouvent remplies par des sujets qui en sont indignes, les particuliers en souffrent, & le corps de l'Etat en reçoit un notable préjudice. Mais quand selon les règles de la véritable Politique, les récompenses ne s'accordent qu'à ceux qui les ont méritées par leurs services; que la distribution des emplois & des postes se fait avec justice & avec choix, chacun tâche de s'en rendre digne, persuadé que sa fortune ne dépend que de sa vertu. D'ailleurs les affaires publiques en vont mieux; le calme & la joie règnent par tout, & l'ordre est gardé en toutes choses: parce que ceux à qui le Prince a confié son autorité étant gens de bien, s'aquient de leur devoir avec exactitude, & ne travaillent qu'à rendre les peuples heureux. Nous voyons maintenant en France l'effet de cette sage Politique: le Roi donne tout au mérite, & rien à la faveur. Aussi est-il admirablement bien servi: & l'on peut dire que le soin extrême qu'il a toujours pris de bien choisir ses Ministres, ses Généraux d'armée, & ses autres Officiers, n'a pas peu contribué à la félicité de ses sujets; & à le faire monter lui-même à ce haut point de gloire & de puissance où nous le voyons élevé.

LXXIV.

*De la manière d'accorder ou de refuser
des graces.*

IL y a des gens qui accordent ce qu'on leur demande; mais c'est toujours ou trop tard, ou à de certaines conditions, ou de si mauvaise grace, qu'on ne leur en fait point de gré. Si vous avez dessein de faire plaisir à quelqu'un, & que vous vouliez en même tems vous concilier son affection, faites-lui sentir que c'est de bon cœur que

F

vous

vous lui rendez service. L'air chagrin & la contrainte avec laquelle on fait quelque chose en faveur d'une personne, diminue de plus de la moitié le prix du bienfait qu'elle reçoit. Au lieu que quand on fait l'art d'obliger, la manière dont on donne, est plus agréable que le don même, & fait plus d'impression sur un cœur qui est sensible à autre chose qu'à l'intérêt. Il n'est pas moins utile de savoir refuser & bien dorer la pilule : C'est à dire d'adoucir par des paroles & par des manières civiles & obligeantes ce qu'un refus a de désagréable & d'amer. Un honnête homme est si fâché de ne pouvoir contenter tout le monde, il en use si bien avec les personnes qui ont affaire à lui, qu'il s'en fait aimer même en leur refusant leurs demandes : & il les renvoie persuadées qu'il ne tient point à lui qu'elles ne soient pleinement satisfaites. De sorte qu'on ne lui a pas moins d'obligation, de ce qu'il refuse avec peine, que de ce qu'il accorde avec plaisir.

LXXV.

De la vie retirée, & de celle du grand monde.

Quelle la vie retirée est douce ! qu'elle est tranquille & agréable ! Un homme qui vit dans la retraite, éloigné des objets qui pourroient exciter ses passions, jouit d'une profonde paix : ce qui lui rend la recherche & la connoissance de la vérité plus facile. C'est dans la solitude qu'il s'accoutume à juger sagement de tout : son cœur y devient plus pur, & son esprit plus éclairé : il y apprend mille choses par la lecture & par la méditation ; & jamais il ne se lasse de contempler les perfections divines, qui éclatent d'une manière
admi-

admirable dans l'ordre de la nature, & dans l'ordre de la grace. Il semble au contraire, que celui qui occupe un poste fort considerable, soit à plaindre. Que de soins, dit on, que de fatigues, que d'agitations dans les grands emplois! J'en demeure d'accord: cependant je pense qu'un homme élevé aux premières charges, qui a les qualités nécessaires pour s'en acquiter dignement, goûte dans sa condition des douceurs qui balancent bien ses peines. Car s'il remplit tous ses devoirs, comme je le suppose, quel plaisir n'est-ce pas pour lui de servir utilement sa patrie & son Roi, de défendre le foible, de protéger l'innocent, d'assister le pauvre, d'avancer les gens de mérite; en un mot, d'employer ses richesses & son crédit à faire du bien à une infinité de personnes; Ceux qui ont le cœur assez noble & assez généreux pour faire un si bon usage des avantages d'une haute fortune, & qui outre cela ont beaucoup d'étendue & de pénétration d'esprit, sont sans doute appelés au maniement des grandes affaires; & ils doivent faire valoir au profit de l'Etat les rares talens qu'ils ont reçus du Ciel: les emplois subalternes, ni la vie privée ne conviendroient pas à ces grands génies que Dieu a créés pour régir les autres. A l'égard de ceux qui n'ont qu'une vertu commune, & un esprit médiocre, ils peuvent embrasser la vie retirée, sans que le public y perde beaucoup: & s'ils n'y sont point appelés, ils ne doivent s'engager que dans un état proportionné à leurs forces & à leur capacité.

Des sentimens que nous doit inspirer l'usage des créatures.

NE nous imaginons pas que les créatures qui contribuent tant à notre perte, ne puissent contribuer beaucoup à notre salut, si nous en faisons faire un bon usage, & que nous n'eussions pour elles que les sentimens qu'il en faut avoir; ce qu'elles ont de bon & d'aimable, nous porteroit à aimer celui qui leur a tout donné; & ce qu'elles ont d'imparfait & de mauvais, nous empêcheroit d'avoir aucun attachement pour elles. La beauté de l'univers, & en particulier celle des créatures raisonnables, nous donneroit quelque idée de la beauté souveraine de Dieu, & nous feroit desirer d'être unis à lui pour jamais. L'esprit, la force, la bonté, la sagesse, l'équité & les autres qualités que l'on estime dans les hommes, nous feroient admirer les perfections divines, qui sont la source de toutes nos vertus & le principe de tous nos biens. Les plaisirs que l'on goûte sur la terre, & que l'on recherche avec tant d'ardeur, quoiqu'ils soient mêlés de beaucoup d'amertume, nous feroient penser combien grands doivent être ceux dont on jouit dans le Ciel; & nous engage-roient à travailler pour y avoir place. D'autre part les désordres qui règnent dans le monde, nous ôteroient l'envie de nous y atacher. Les misères de cette vie, & sa courte durée nous feroient comprendre que le véritable bonheur ne s'y trouve pas. Enfin les imperfections & les vices de ceux avec qui nous vivons, nous empêcheroient d'aimer personne par aucun autre motif, que par celui d'une charité toute pure. De cette sorte les passions

sions déréglées ne troubleroient point notre cœur ; l'éclat éblouissant des biens sensibles feroit peu d'impression sur notre esprit ; & les mêmes objets qui sont presque toujours l'occasion de notre ruine, seroient la cause de notre bonheur.

LXXVII.

De l'Exil.

L'Exil n'est proprement qu'un changement de lieu qui ne doit faire aucune peine à celui dont la conduite est sans reproche. Tous les païs sont également bons aux gens de bien : ils trouvent partout ce qui est nécessaire à la vie, & cela leur suffit. Quand donc par quelque revers de fortune on est obligé de se retirer dans une espèce de solitude, après avoir toujours vécu à la Cour, il ne faut point murmurer, ni se plaindre inutilement : cela ne sert qu'à faire paroître combien on est foible. On doit plutôt abandonner de bonne grace ce que l'on ne sauroit plus retenir. Les grands hommes ont moins de peine à quitter les premières Charges, qu'à les accepter. Ils savent combien il est difficile d'en bien remplir tous les devoirs ; & comme ils les possédoient sans attachement, c'est sans douleur & sans tristesse qu'ils les perdent. Les accidens qui les leur ôtent, & que l'on appelle communément malheurs & disgraces ils les considèrent comme la première cause de leur félicité : parce qu'après cela se voyant déliivrés de mille soins accablans, & des inquiétudes attachées aux grands emplois, ils commencent à goûter les douceurs de la liberté, & à jouir du calme heureux d'une vie paisible & innocente.

LXXVIII.

De la captivité.

IL en est à peu près de la captivité comme de l'exil: les prisons dans lesquelles les choses nécessaires sont accordées, & où l'on reçoit celles qui peuvent occuper l'esprit, ne doivent être considérées que comme des solitudes où l'on peut jouir d'un repos tranquille, en s'accommodant au tems, mais où l'on est misérable, si l'on s'abandonne au chagrin & à la tristesse. Quand on a la conscience nette, c'est une erreur de se persuader qu'on est malheureux, parcequ'on est renfermé dans un plus petit espace de terre qu'auparavant. Un Chartreux se plaint dans sa cellule, quoiqu'il lui soit défendu d'en sortir. Pourquoi cela? parcequ'il s'est fait une douce habitude de ce que d'autres regardent comme une servitude insupportable. Que celui qui est en prison, ait assez d'empire sur soi pour faire le même, il ne sera ni plus contraint, ni moins libre que le Chartreux. Ce seroit agir en homme raisonnable: mais le meilleur seroit d'agir en Chrétien, & d'avoir pour la vie du grand monde les sentimens que la Religion nous inspire. Si je ne craignois qu'on m'accusât de faire le Prédicateur, je rapporterois ici un bel endroit de *Tertullien*, qui parlant aux Chrétiens renfermés dans des cachots affreux pour la cause de la foi: *Ne vous affligez pas*, leur disoit-il, *de ce que vous êtes séparés du monde: car si vous êtes persuadés, comme vous le devez être, que le monde est une véritable prison, vous serez beaucoup plus libre dans vos prisons, que vous ne le seriez dans le monde.* Il y a pourtant des gens qui sans être coupables, s'affligent mal à propos pendant leur prison, parce qu'ils regardent l'état où ils sont, comme

me

me une peine qu'on leur impose, & comme le triomphe de leurs ennemis ; mais leur douleur n'est qu'un effet de leur imagination blessée : il faut considérer, si la captivité est en elle-même un grand mal, & s'il ne depend point de nous d'en faire un bon usage, sans se soucier de ce qu'elle est selon le sentiment des autres, dont l'opinion ne nous peut rendre malheureux. C'est ainsi qu'un esprit sain juge des choses ; il les prend toujours du bon côté, & par là il se trouve heureux dans le même état, où un autre croiroit être misérable.

LXXIX.

*De l'amour & de l'imitation de
Jesus-Christ.*

JESUS-CHRIST, qui connoissant la corruption des hommes, savoit que sa parole seule ne feroit pas assez d'impression sur leurs esprits pleins d'orgueil & de préjugés, ne s'est pas contenté de leur donner une loi toute celeste pour régler leurs mœurs, mais il l'a pratiquée lui-même le premier, afin de les animer par son exemple à mener une vie sainte. A la force de l'exemple qu'il nous a donné, il a ajouté le secours de sa grace, sans lequel nous n'eussions peu arriver à la souveraine félicité qu'il nous a promise. Et ce qui devoit particulièrement nous toucher, c'est qu'une charité pure & desintéressée a été le principe de tout ce qu'il a fait pour nous. Il n'avoit pas besoin de ses creatures, ce Dieu qui trouve en lui-même la source inépuisable de son bonheur. Cependant il a bien voulu s'unir à notre nature, & souffrir la mort pour des pecheurs dignes des
plus

plus sévères châtimens. Que de miséricorde! que d'amour on voit paroître dans un Dieu qui s'est en quelque sorte anéanti pour nous sauver! Que ce motif est propre à toucher les personnes généreuses, & qu'il est difficile quand on pense sérieusement aux bienfaits que nous avons reçus de notre Seigneur, qu'il est difficile, dis-je, de lui refuser un cœur qui lui appartient à si juste titre! Ah, si nous sommes si sensibles aux bons offices qu'on ne nous rend d'ordinaire que par intérêt, quelle reconnoissance ne devons-nous point avoir de tant de graces que JESUS-CHRIST ne nous a faites que parcequ'il nous a aimés. Cet adorable Sauveur nous a donné dans sa vie & dans sa mort un parfait modèle de toutes les vertus qui peuvent nous faire obtenir la couronne immortelle qu'il nous destine, & pour la mériter il veut que nous marchions sur ses traces. Mais ayant égard à notre foiblesse, il nous promet son secours pour combattre les puissans ennemis qui veulent nous perdre. Suivons donc avec confiance un si grand chef, & un si bon Maître; imitons ses exemples; & pour nous garantir des erreurs qui règnent dans le monde, jugeons des choses comme il en a lui-même jugé, soyons persuadés que les richesses, les plaisirs & les honneurs qu'il a méprisés ne méritent pas notre attachement. Croyons aussi que les souffrances qu'il a aimées, jusqu'à mourir sur une croix, sont moins à craindre qu'à souhaiter: & souvenons-nous que la voie qu'il a suivie pour arriver à la gloire où il est élevé, n'est pas semée de fleurs, mais qu'elle est arrosée de sang & de larmes.

LXXX.

De la mort.

Après avoir proposé mes sentimens sur ce que l'on doit faire, & sur ce qu'il faut éviter durant le cours de la vie, il est à propos, ce me semble, que je dise quelque chose de la mort, qui est un terme fatal & le moment le plus important. Je sai que la separation de l'ame d'avec le corps ne peut être que violente, & que les esprits les plus fermes ne peuvent l'envisager sans quelque frayeur. Cependant je ne pense pas qu'il soit aussi difficile que se l'imaginent les ames timides, de sortir du monde avec la même générosité qu'on y a vécu. En effet, pourquoi tant redouter un passage ouvert depuis tant de siècles? Ne vaut-il pas mieux soutenir courageusement la veue d'un péril qu'on reconnoit inévitable, & auquel tous les hommes sont nécessairement exposés? L'espérance du bonheur qui nous est assuré, si nous mourons avec des dispositions saintes, devoit plutôt nous faire désirer la mort, que craindre de perdre la vie. Si nous appréhendons la douleur, considérons que souvent elle est assez légère, ou qu'au moins elle dure peu: Et si la sévérité des jugemens de Dieu nous épouvante, le Sang de JESUS-CHRIST répandu pour notre salut, & l'amour infini qu'il a pour des ames qui lui ont tant coûté, doivent calmer nos craintes, & nous inspirer beaucoup de confiance. Si nous sommes justes, ce qu'il ne faut pourtant pas se persuader, espérons en sa bonté, qui couronnera les œuvres que nous aurons faites par sa grace: & si nous sommes pecheurs, ne désespérons point de sa miséricorde, puisqu'elle n'a point de bornes, & que l'Écriture nous apprend qu'il ne rejette jamais un

G

CŒUR

cœur pénétré des sentimens d'une pénitence sincère. Pénitence heureuse dont on doit lui demander la grace avec foi, avec humilité & avec persévérance. Il faut cependant avouer que ceux qui négligeant les devoirs de la Religion, passent leur vie dans les délices, ont grand sujet de craindre la mort. Car outre que leur perte est certaine, s'ils en sont surpris; ce qui n'arrive que trop souvent, comme JESUS-CHRIST nous en assure, quand même une maladie leur laisseroit quelque tems pour penser à leur salut, ou ils se flattent qu'elle ne sera pas mortelle, & ainsi ils ne se préparent point à mourir; ou si, se voyant à l'extrémité, ils demandent les Sacremens de l'Eglise; souvent c'est moins le fruit d'une véritable conversion, que l'effet d'une crainte servile. Ils ne renoncent pas sincèrement aux plaisirs de ce monde, ni aux objets de leurs passions criminelles, lesquels ils ont toujours aimés avec tant d'ardeur. Car cet amour fortifié par une longue habitude, a jetté dans leurs cœurs de si profondes racines, qu'il faudroit un miracle de la grace pour l'en arracher. Et cette grace extraordinaire Dieu la donnera-t-il à ceux qui durant tant d'années ont osé violer & mépriser ses saintes loix? Le plus seur moyen pour se garantir des frayeurs de la mort, est donc de s'y préparer par une vie pure & innocente; de se détacher de bonne heure de ce qu'un jour il faudra quitter pour jamais; de penser souvent qu'en ce dernier moment où l'éternité commence, les plaisirs finissent, les grandeurs humaines disparaissent, les biens temporels s'évanouissent; enfin de se persuader fortement que l'on ne trouve point alors d'autre consolation que dans le souvenir d'avoir aimé Dieu, & de l'avoir servi avec une constante fermeté malgré la corruption du siècle.

FIN.

LES

LES MAXIMES
de la sagesse humaine. *

ou

LE PORTRAIT
d'un honnête homme.

Rendez au Créateur ce que l'on doit lui rendre
Réfléchissez avant que de rien entreprendre,
Point de société qu'avec d'honnêtes gens,
Et ne vous flatez pas de vos heureux talens,
Conformez-vous toujours aux sentimens des autres,
Cédez honnêtement si l'on combat les vôtres,
Donnez attention à tout ce qu'on vous dit,
Et n'affectez jamais d'avoir beaucoup d'esprit,
N'entretenez personne au de-là de sa sphère.
Et dans tous vos discours tâchez d'être sincère.
Tenez votre parole inviolablement.
Et ne promettez rien inconsidérément.
Soyez officieux, complaisant, doux, affable,
Et pour tous les humains d'un abord favorable,
Sans être familier, ayez un air aisé.
Ne décidez de rien qu'après l'avoir pesé.
Aimez sans intérêt, pardonnez sans foiblesse,
Soyez soumis aux grands sans aucune bassesse.
Cultivez avec soin l'amitié d'un chacun.
A l'égard des procès n'en intentez aucun.
Ne vous informez point des affaires des autres,
Sans affectation dissimulez les vôtres;
Prêrez de bonne grace avec discernement,

S'il

* ces maximes ont été trouvés dans la cassette de
Monseigneur le Dauphin ci-devant Duc de Bourgogne
après sa mort. C'est feu Mellire François de Salignac
de la Mothe Fenelon Archevêque de Cambrai &c. qui
en est l'Auteur.

S'il faut recompenser, faites le grassement.
 Et de quelque façon que vous vouliez paroître,
 Que ce soit sans excès & sans vous meconnoître,
 Compatissez toujours aux disgraces d'autrui;
 Supportez ses défauts, soyez fidèle Ami.
 Surmontez les chagrins où l'esprit s'abandonne,
 Et ne les faites point réjaillir sur personne.
 Où la discorde règne, apportez-y la paix.
 Et ne vous vangez point, qu'à force de bienfaits.
 Reprenez sans aigreur, louez sans flaterie
 Riez passablement, entendez raillerie.
 Estimez un chacun dans sa profession
 Et ne critiquez rien par ostentation.
 Ne reprochez jamais les plaisirs que vous faites,
 Et mettez-les au rang des affaires secrètes;
 Prévenez les besoins des Amis malheureux,
 Sans prodigalité rendez-vous généreux.
 Modérez les transports d'une bile naissante,
 Et ne parlez qu'en bien d'une personne absente.
 Fuyez l'ingratitude, & vivez sobrement,
 Jouez pour le plaisir & jouez noblement.
 Parlez peu, pensez bien, & ne trompez personne;
 Et faites toujours cas de ce que l'on vous donne.
 Ne tyrannisez point le Pauvre débiteur,
 Pour lui, comme pour vous, soyez de belle humeur.
 Au bonheur du Prochain ne portez point envie.
 Ne divulguez jamais ce que l'on vous confie.
 Ne vous vantez de rien, gardez votre secret
 Après quoi mettez-vous au dessus du caquet.

TABLE DES TITRES.

E		I.	pag. 2.
	<i>Tre homme de bien.</i>		
		II.	
	<i>Honorer ceux de qui l'on a receu la Vie.</i>		6
		III.	
	<i>Importance de l'Éducation.</i>		6
		IV.	
	<i>Ce que doit apprendre un jeune homme de <u>Qualité</u>.</i>		8
		V.	
	<i>Quel doit être le but de ses études.</i>		10
		VI.	
	<i>Du bon usage de la science.</i>		11
		VII.	
	<i>Ce que l'on doit à ses parens.</i>		11
		VIII.	
	<i>Être soumis aux loix de l'Etat.</i>		12
		IX.	
	<i>N'être attaché qu'au Roi.</i>		14
		X.	
	<i>Contre ceux qui osent censurer le gouvernement.</i>		15
		XI.	
	<i>Contre les auteurs des troubles & des conspirations.</i>		16
		XII.	
	<i>Moyens pour se faire aimer.</i>		18
		XIII.	
	<i>De la haute naissance, & de la réputation.</i>		19
		XIV.	
	<i>Du choix d'un état.</i>		21
		XV.	
	<i>Être vigilant, appliqué, laborieux.</i>		22
		XVI.	
	<i>Des premières entreprises.</i>		23
		XVII.	
	<i>Par quelle voie on doit s'attirer l'estime des Princes & des Grands.</i>		24
		XVIII.	
	<i>Des avantages de la véritable amitié.</i>		25
		XIX.	
	<i>Du choix d'un ami.</i>		26
		G 3	XX.

	XX.	
<i>Du bon & du mauvais usage du tems.</i>		27
	XXI.	
<i>Parler peu, écouter les autres.</i>		28
	XXII.	
<i>Des duels.</i>		29
	XXIII.	
<i>Rendre aux Ministres les honneurs qu'on leur doit.</i>		31
	XXIV.	
<i>De l'amour des plaisirs.</i>		32
	XXV.	
<i>S'étudier soi même.</i>		32
	XXVI.	
<i>Avoir commerce avec les sages & les habiles gens.</i>		33
	XXVII.	
<i>Avoir de plusieurs sortes d'amis.</i>		34
	XXVIII.	
<i>Des grands desseins.</i>		35
	XXIX.	
<i>Ne rien affecter.</i>		36
	XXX.	
<i>Connoître le génie du siècle.</i>		37
	XXXI.	
<i>Savoir s'occuper utilement lorsqu'on est seul.</i>		38
	XXXII.	
<i>Ne point juger des entreprises par les événemens.</i>		39
	XXXIII.	
<i>Ce que l'on doit à un ami.</i>		40
	XXXIV.	
<i>De l'enjoûment & de l'habitude de plaisanter.</i>		41
	XXXV.	
<i>Ne rien négliger.</i>		42
	XXXVI.	
<i>De l'usage que l'on doit faire de la faveur des Grands.</i>		43
	XXXVII.	
<i>Du luxe, & de la propreté.</i>		44
	XXXVIII.	
<i>Avoir le moins qu'on peut d'ennemis.</i>		45
	XXXIX.	
<i>Ne se point décourager.</i>		46
		XL.

	XL.	
De l'orgueil.		47
	XLI.	
Régler sa dépense.		48
	XLII.	
Savoir choisir son monde.		49
	XLIII.	
De la raillerie piquante, & de la médisance.		50
	XLIV.	
De la sincérité.		51
	XLV.	
Des réconciliations.		52
	XLVI.	
N'être point changeant.		54
	XLVII.	
Caractère d'un homme lâche & timide.		55
	XLVIII.	
De la reconnoissance.		56
	XLIX.	
Éviter les contestations.		57
	L.	
Être régulier dans sa conduite.		58
	LI.	
Par où l'on peut juger des hommes.		59
	LII.	
De l'usage de l'une & de l'autre fortune.		60
	LIII.	
Des lettres de créance, des blanc-seigns, &c.		61
	LIV.	
De la curiosité.		62
	LV.	
Éviter le commerce des libertins, & des esprits foibles.		64
	LVI.	
N'user de finesse que par nécessité.		64
	LVII.	
De la mort d'un Ami.		65
	LVIII.	
À la Cour la défiance est nécessaire.		66
	LIX.	
Des passions dans ceux qui sont avancés en âge.		67
	LX.	

	LX.	68
<i>Des abis.</i>		
	LXI.	68
<i>Devoirs des Personnes élevées en dignité.</i>		
	LXII.	69
<i>Ne se hâter pas de répondre dans les affaires importantes.</i>		
	LXIII.	70
<i>Ne point protéger les méchants.</i>		
	LXIV.	70
<i>Comment on doit se comporter envers les ingrats.</i>		
	LXV.	71
<i>Ce qu'il faut observer dans les grandes entreprises.</i>		
	LXVI.	72
<i>Du secret.</i>		
	LXVII.	75
<i>De l'Espérance, & du désespoir.</i>		
	LXVIII.	76
<i>Soutenir les intérêts de la Vertu.</i>		
	LXIX.	76
<i>De l'irrésolution.</i>		
	LXX.	77
<i>N'être point précipité dans ses jugemens.</i>		
	LXXI.	79
<i>Comment il faut agir avec ceux qui nous ont aidé en quelque affaire.</i>		
	LXXII.	80
<i>Des accidens imprevisus.</i>		
	LXXIII.	80
<i>Des bienfaits, des récompenses & de la distribution des emplois.</i>		
	LXXIV.	81
<i>De la manière d'accorder, ou de refuser des grâces.</i>		
	LXXV.	82
<i>De la vie retirée, & de celle du grand monde.</i>		
	LXXVI.	84
<i>Des sentimens que nous doit inspirer l'usage des créatures.</i>		
	LXXVII.	85
<i>De l'exil.</i>		
	LXXVIII.	86
<i>De la captivité.</i>		
	LXXIX.	87
<i>De l'amour & de l'imitation de Jesus-Christ.</i>		
	LXXX.	89
<i>De la mort.</i>		

50 B $\frac{13}{12 \cdot 19}$
1

VD 18

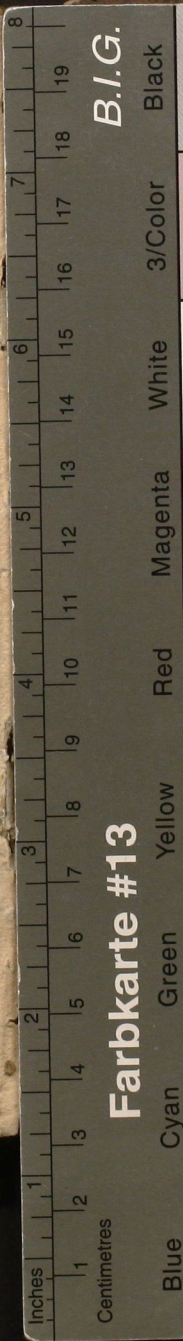
ULB Halle

3

007 200 579







B.I.G.

Farbkarte #13



LE
QUE
NES
TE.
FACE
OFESSEUR
TOLLE.



F CRÖKER,

*J. Gottfr. Maschke
Hala. ao 1754 monk
Junio conf. at mat.
L. 222. Lig. 7. 222.*

